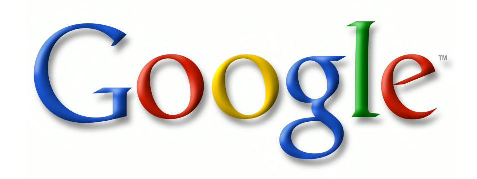






GALERIE

D'ARTISTES BRUGEOIS,

GALERIE

D'ARTISTES BRUGEOIS,

OU

BIOGRAPHIE CONCISE

DES

PEINTRES, SCULPTEURS ET GRAVEURS CÉLÈBRES

DE BRUGES,

Par Octave Delepierre.

Ornée de Portraits par P. De Vlamynck.



BRUGES,

IMPRIMERIE DE VANDECASTEELE-WERBROUCK.

1840.

INTRODUCTION.

Il existe à Bruges plusieurs dépôts de documents et divers manuscrits où bien rarement jusqu'à présent l'on est venu prendre des renseignements pour l'histoire littéraire et artistique de la Flandre, et pourtant il en est qui renferment une source abondante de détails nouveaux. Déjà dans nos publications précédentes, nous avons cité de ces pièces, et nous en avons extrait ce qui était le plus à notre convenance.

Aujourd'hui notre intention est de présenter la biographie des peintres, sculpteurs et graveurs les plus célèbres nés à Bruges, ou qui y ont développé leurs talents.

Le manuscrit flamand inédit, qui fait la base de notre travail, et auquel nous avons ajouté quelques notices sur des artistes contemporains, est l'ouvrage de Pierre Ledoulx, fils du chroniqueur du même nom, sur lequel M. Goethals, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, a donné des renseignements dans le troisième volume de ses *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres et des mœurs en Belgique*.

Le manuscrit autographe et dont il n'existe aucune copie, que nous sachions, est resté enseveli dans le peu d'archives que possède encore notre académie royale des beaux-arts. Il est orné d'armoiries très-bien coloriées.

Ce que nous y avons trouvé de plus remarquable, c'est la biographie des artistes Brugeois du XVIIIe siècle, sur lesquels on ne possède quelquefois pas les moindres détails, et que Ledoulx, peintre et artiste lui-même, pouvait apprécier avec justesse. Pour les autres, il avait profité de tous les monuments, inscriptions et renseignements que Bruges lui offrait encore, à une époque où la démagogie de 93 n'était point venu effacer tout ce qui pouvait rappeler les institutions de nos pères. Nous avons aussi puisé des renseignements dans un manuscrit de J. P. Van Maele, intitulé: *Prael-tonneel der vermaerde mannen van Bruggé*, qui renferme des détails fort curieux sur la biographie des hommes-de-lettres de la Flandre. Enfin nous y avons ajouté la biographie succincte de plusieurs artistes contemporains, afin de présenter un indicateur général de tous ou du moins de presque tous les hommes qui se sont illustrés dans les arts, et dont Bruges peut s'enorgueillir.

Le présent volume pourra servir en quelque sorte, de complément à Vasari, à Van Mander, à Descamps, à Arnold Houbraeken, à Johan van Gool, à De Piles et autres biographes qui se sont occupés des artistes flamands. Il servira aussi à faire ressortir la gloire de l'académie de Bruges, d'où sont sortis tant de célèbres artistes.

La corporation des peintres est extrêmement ancienne à Bruges, et dut sans doute son origine aux encouragements que Louis de Maele accorda au commerce de cette ville au XIVe siècle. Par l'opulence et les richesses qui vinrent y abonder, les artistes s'y fixèrent, sûrs de trouver le moyen de tirer parti de leurs talents. Plus tard la brillante cour de Philippe-le-Bon sut attirer les arts, et soutenir dignement ceux qui les cultivaient.

Cette corporation des peintres qui avait pour patron St-Luc, fit construire en son honneur et pour l'usage de la confrérie, une chapelle à Bruges en 1450, ainsi que le prouve un de ses plus anciens registres où se trouve la mention suivante:

Int' jaer ons Heeren duust vier hondert vichtich up den neghenthiensten dach van april, zo was den eersten steen geleyt van onser capelle, ende daer toe waren ghecozen VI gouverneurs, omme te vulbringene.

A cette époque trois cents membres au moins étaient inscrits sur le registre de cette confrérie, d'où sortit l'école de Van Eyck,

et comme on le dit avec raison dans les *Annales du Salon de Gand* de 1820, le grand nombre de tableaux faits dans ce temps et attribués la plupart par erreur à l'illustre inventeur de la peinture à l'huile, prouve que la ville de Bruges possédait dès lors, plusieurs artistes contemporains d'un mérite éminent.

La corporation des peintres avait perdu une grande partie de son ancienne splendeur, lorsque trois d'entr'eux, Joseph Van den Kerckhove, Marc Van Duvenède et J. B. Herregoudt, appuyés par quelques amis des beaux-arts, conçurent le projet d'établir à Bruges une académie libre de peinture, de sculpture et d'architecture. Après bien des difficultés, le magistrat accorda pour local à la nouvelle société la *Loge des bourgeois*: le 1 Janvier 1720, cet établissement fut ouvert aux élèves, et Van den Kerckhove fut nommé premier professeur. Malheureusement pour la nouvelle institution, ce professeur mourut en 1724 et l'académie fut fermée. Ce ne fut qu'en 1739, que cette école se rouvrit, grâce aux soins et au zèle du peintre Mathias De Visch, qui succéda à la place de Van den Kerckhove, avec un traitement de 25 livres de gros, pour enseigner le dessin et l'architecture durant cinq mois d'hiver. Peu d'années après, les peintres Paul De Cock et Emmanuel Van Speybrouck, lui furent adjoints et l'on augmenta le nombre des cours. Tout allait bien, lorsque le 29 Janvier le bâtiment de l'académie fut consumé par un violent incendie. Un an après il fut reconstruit, et un nombre double d'élèves commença à fréquenter les leçons. De Visch s'étant plaint aux confrères de son surcroit de travail, il lui fut accordé 35 livres de gros de traitement. Jacques De Rycke enseigna les principes du dessin, et Paul De Cock l'architecture, avec une indemnité de 8 livres de gros et ensuite de 12. En 1765, le peintre Garemyn succéda à De Visch, qui venait de mourir. Des difficultés étant survenues entre les professeurs adjoints et le professeur principal, celui-ci donna sa démission le 22 Mars 1775. La direction de l'académie songea alors à attacher des traitements fixes aux places des professeurs et la même année on arrêta de les rétribuer comme suit :

Le professeur principal	42	*Liv. de gr.*
Le professeur adjoint pour la figure. . .	12	—
Le professeur adjoint d'architecture . . .	6	—
Le professeur adjoint pour les principes. .	10	—

Paul De Cock fut élu professeur principal.

Au bout de quelques années, l'expérience ayant démontré que ces traitements étaient trop faibles, ils furent majorés.

Enfin Marie-Thérèse et Joseph II honorèrent cet établissement d'une protection toute particulière et lui accordèrent le titre d'académie royale. Napoléon et le roi des Pays-Bas continuèrent cette bienveillance et le dernier lui fit une dotation annuelle de 2000 florins.

Le roi Léopold encouragea également cette pépinière d'artistes, et à chaque distribution des prix, le département de l'intérieur transmet plusieurs médailles à distribuer aux élèves qui se sont le plus distingués.

L'académie de Bruges n'a cessé de produire des artistes du premier ordre, dont cinq ou six ont mérité les grands prix aux concours de Paris et obtenu la pension pour continuer leurs études à Rome.

Les notices que nous publions prouveront que peu d'institutions ont été aussi utiles aux beaux arts, et que pas une peut-être ne saurait présenter à la postérité une aussi nombreuse phalange d'illustrations depuis son origine jusqu'aujourd'hui.

Afin de rendre cette publication plus intéressante, nous avons démandé le secours de l'un des graveurs les plus remarquables de Bruges. M. De Vlamynck, dont la réputation s'est déjà répandue en France, a bien voulu dessiner sur pierre, avec ce fini que l'on connait à son crayon, six portraits pris aux meilleures sources. Celui de Van Eyck est fait d'après Michel Coxie, celui de Memling d'après un tableau de ce peintre. Le tableau de l'académie de Bruges où Suvée s'est représenté lui-même, a servi de modèle au troisième portrait. De Meulemeester a été dessiné d'après Ducq, Calloigne d'après un dessin du fameux Richom, et Odevaere d'après la gravure de De Vlamynck.

En donnant ce volume au public, notre désir est d'exciter l'émulation des artistes Brugeois qui veulent se faire un nom dans l'avenir, et de rappeler les illustrations du passé dans les beaux-arts, pour montrer quel rang Bruges a tenu, et ce qu'on peut conséquemment attendre encore de cette noble ville.



J. VAN EYCK.

1370.

Jean Van Eyck est né selon les uns à Bruges, selon d'autres à Maeseyck (1), petite ville du pays de Liége. On ne connait pas au juste l'année de sa naissance, mais il n'avait que quelques années de moins que son frère Hubert, qui naquit vers 1366. Cette famille parait avoir été dévouée aux arts, car Marguerite Van Eyck cultiva également le dessin et la peinture avec succès.

Jean ne travailla d'abord qu'avec des couleurs à la colle ou au blanc d'œuf, comme c'était l'usage. Ayant reconnu de grands inconvénients à cette méthode, et assez instruit d'ailleurs en chimie, il trouva, après plusieurs essais, le moyen de mélanger les couleurs avec de l'huile, afin de donner aux tableaux plus d'éclat et de durée. On assigne communément cette découverte à l'année 1410.

On peut voir plus en détail quelle fut la cause de cette invention, dans la *Vie des peintres* de Van Mander, et dans les biographies modernes.

---

(1) Le dépouillement de dépôts d'archives, jusqu'aujourd'hui bien peu connus, dont on s'occupe à Bruges en ce moment, jeteront plus tard quelque lumière, en faveur de cette ville, sur l'origine de Van Eyck, si nous en croyons plusieurs indices.

Van Eyck était très-estimé du duc Philippe-le-Bon, et si avant dans ses bonnes grâces, que ce prince en fit un de ses conseillers.

La perfection de ses tableaux répandit bientôt sa réputation au loin; les productions de cet artiste étaient vivement recherchées à l'étranger et les vaisseaux marchands en transportaient sur plusieurs points de l'Europe.

Le portrait de ce maître, peint par lui-même, qui se trouve actuellement à l'académie royale de peinture et de sculpture à Bruges, fut donné à cet établissement par Mr Joseph De Busscher, imprimeur-libraire en cette ville, en 1788.

La Vierge et l'enfant Jésus, avec St-Georges et le chanoine de Pala, grand tableau de Van Eyck, que l'on voit dans le même local, avait été fait pour l'église cathédrale de St-Donat, et servit longtemps à orner le maître-autel. Il porte l'inscription suivante: *Hoc opus fecit fieri magister Georgius de Pala hujus ecclesiæ canonicus, per Johannem de Eyck pictorem, et fundavit hic duas capellanias de gremio chori, anno Domini* 1434, *complevit anno* 1436.

En 1794, les Français s'étant rendus maîtres de la ville de Bruges, un agent de la république vint de Paris, alla le 21 Août à l'église de St-Donat, et s'empara de ce chef-d'œuvre pour le faire transporter dans la capitale. C'est à la même épopue que la Vierge en marbre, sculpté par Michel-Ange, partit aussi, avec d'autres objets d'art, pour la même ville.

Dans la chapelle de St-Luc, ou des peintres, se trouvait le portrait de la femme de Jean Van Eyck, peint par son mari, et qui porte l'inscription suivante: *Conjux meus Johannes me confecit anno* 1439 *mense Junii. Ætas mea triginta trium annorum.* L'agent fran-

çais voulait aussi s'emparer de ce portrait, mais il fut détourné de ce projet par le doyen de la corporation, qui lui dit que tous les biens de la société étaient engagés et répondaient des dettes de la confrérie.

On ignore l'époque de la mort de Jean Van Eyck. Les actes du chapitre de St-Donat n'apprennent rien de positif à ce sujet, sinon qu'il est mort vers l'an 1440. Il est très-probable que ce fut au mois de Juillet, puisqu'encore au XVIII[e] siècle on célébrait chaque année, à cette époque, un service funèbre en l'honneur de cet artiste illustre, et l'on trouve que ce service coûtait, en livres de gros .... 0—3—4. Il fut enterré dans la cathédrale et l'on mit sur son tombeau l'épitaphe qui suit:

Hic jacet eximia clarus virtute Johannes
In quo picturæ gratia mira fuit
Spirantes formas et humum florentibus herbis
Pinxit, et ad vivum quodlibet egit opus,
Quippe illi Phidias et cedere debet Apelles
Arte illi inferior ac Policletus erat.
Crudeles igitur, crudeles dicite Parcas
Quæ talem nobis eripuere virum
Actum sit lachrymis incommutabile fatum
Vivat ut in cœlis jam deprecare Deum.

Cette inscription fut détruite lors des guerres des iconoclastes, qui anéantirent tant d'objets dignes d'être transmis à la postérité.

En 1768, cinquantième anniversaire de l'institution de l'académie de peinture, sculpture et architecture, le président et les assesseurs résolurent de rétablir cette épitaphe dans l'église de St-Donat, mais il fallait pour cela le consentement du doyen et du chapitre. On dé-

puta en conséquence le premier professeur, Jean Garemyn, à l'effet d'obtenir cette autorisation.

Nous donnons ici la résolution prise à ce sujet.

Extractum ex actis capitularibus ecclesiæ cathedralis sancti Donatiani Brugensis.

Actum in capitulo ordinario, feriâ quintâ, 28 *aprilis* 1768, *reverendo domino decano præsidente.*

Comparans dominus Johannes Garemyn director florentissimæ hujus civitatis exposuit providos et zelosos ejusdem academiæ gubernatores occasione anni semisecularis ab illius erectione quam primum celebrandi plurimum desiderare ut possent expensis per ipsos procurandis in hac ecclesia cathedrali collocare epitaphium cum inscriptione congruâ, juxta schema ad mensem capitularem exhibitum, in perennem memoriam inclyti variorum scriptorum elogiis celebrati viri Joannis Van Eyck brugensis pictoris suo ævo celeberrimi et circa annum 1440 *defuncti atque in præfata ecclesia prope ultimam columnam haud procul à fonte baptismali inhumati, petendo desuper dominorum de capitulo consensum et designationem loci contra parietem medium inter portam majorem ejusdem ecclesiæ et ipsum fontem baptismalem.*

Cui petitioni domini libenter annuerunt comittentes domino canonico Schellekens fabricario circa erectionem præfati epitaphie agere rem officii, et concedentes prænominato domino comparenti hujus resolutionis copiam consignari.

Subsignatus

Ita est

T. F. De Witte. *Can. Secret.*

L'académie n'ayant pas alors les fonds nécessaires pour faire tailler cette inscription dans le marbre,

il fut décidé qu'elle serait peinte provisoirement sur bois par le sieur Paul De Cock. On construisit donc en planches, une espèce de pyramide, au milieu de laquelle devait être représenté, dans un médaillon, le portrait de Jean Van Eyck, et au dessous les vers cités ci-dessus, plus les quatre suivants qu'on intercala et qui sont du révérend père capucin Fidèle Van Cortryck.

Ipse est qui primus docuit miscere colores
Hos oleo exprimere et reddere perpetuos
Pictores stupuêre virum, stupuêre repertum
Que perseverans est sine fine color.

Le millésime était indiqué dans le chronogramme suivant :

HoC ITA restaUraVIt aCaDeMIæ zeLUS.

Cette épitaphe demeura dans l'église de St-Donat jusqu'en 1782, quand le 23 Mars, elle fut transportée à l'académie, à cause de réparations qui devaient se faire à la cathédrale. Une autre inscription plus courte la remplaça, et enfin cette dernière disparut également, le 11 Juillet 1783.

Comme l'on a beaucoup écrit sur Jean Van Eyck, dit Jean de Bruges, nous n'entrerons point dans de plus longs détails sur la vie de ce peintre et nous renverrons à l'ouvrage de Descamps, *Vie des peintres flamands*, et à celui de Charles Van Mander sur le même sujet.

M. Bogaert-Dumortier, de Bruges, possède un beau tableau de Jean Van Eyck, qui provient de l'église cathédrale de St-Martin à Ypres, et qui est moins connu que les autres productions de ce maître. Il représente la Vierge debout, tenant l'enfant Jésus sur les bras; des cheveux ondoyants lui descendent sur

les épaules, et elle a la tête ceinte d'une couronne d'or garnie de pierreries. Un simple manteau d'un bel écarlate couvre ses épaules et descend jusqu'à terre; il est garni d'une broderie d'or couverte de perles et de pierres précieuses. Devant la Vierge est placé à genoux le prévôt de l'église collégiale de St-Martin, un livre de prière en la main droite, et dans la gauche une crosse ornée de fleurs de lis et surmontée de saint Martin à cheval.

La chasuble du prévôt, d'un bleu foncé moiré, porte les douze apôtres brodés en or et en couleur sur les bords. A travers les arcades d'un temple gothique d'une riche architecture, l'on aperçoit un beau paysage embelli par des bâtiments et des figures d'un fini précieux.

Ce tableau a deux volets, présentant quatre sujets à la partie intérieure, dont deux ne sont qu'esquissés. Sur l'extérieur des volets il y a également quatre sujets en grisailles, dont un seul est achevé.

Cette production de Van Eyck mériterait d'entrer dans quelque collection publique; sans cela, l'on finira peut-être par en perdre la trace, ou bien il passera à l'étranger comme tant d'autres chefs-d'œuvre que nous avons perdus.

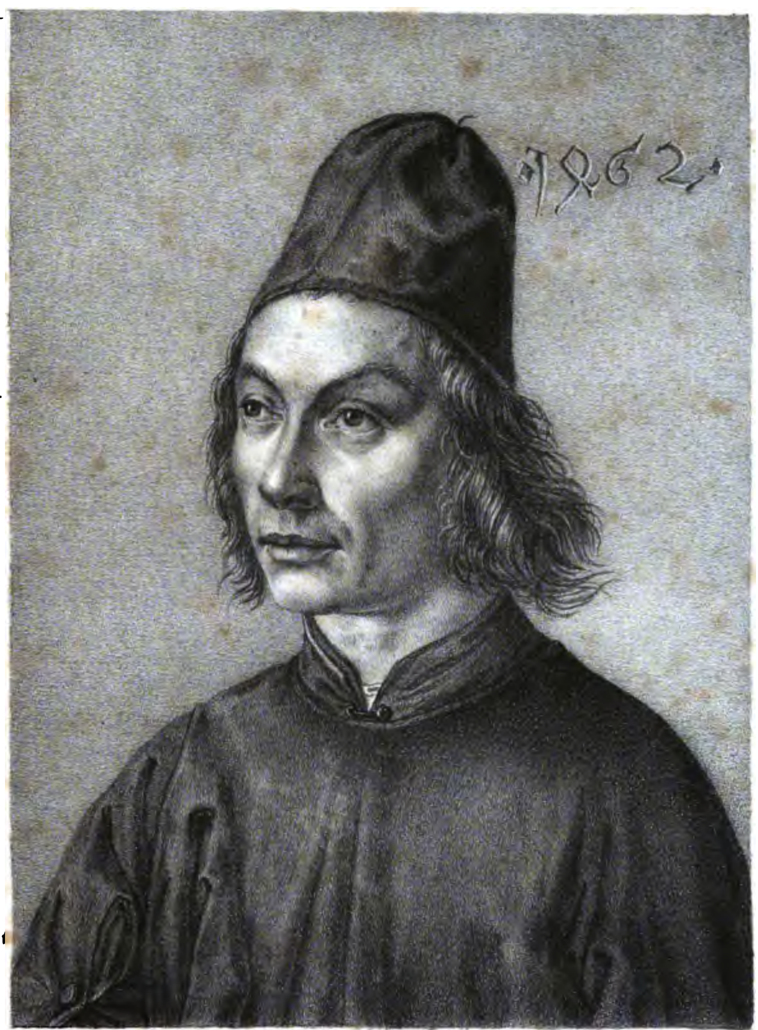
Roger, dit de Bruges.

Roger fut élève de Jean Van Eyck, et marcha avec talent sur les traces de son maître. Son pinceau a de la correction et de la grâce. Quoiqu'il eut appris à peindre à l'huile, il composa néanmoins encore de grandes pièces à la colle et au blanc d'œuf, qui servaient de tenture aux appartements. Les églises de Bruges renfermaient aussi un grand nombre de ses ouvrages. On ignore l'époque de sa mort, et Charles Van Mander ne dit rien à ce sujet.

P. J. Van Male, dans un ouvrage manuscrit qui a pour titre, *Prael-tonneel der geleerde mannen van Brugge*, s'exprime ainsi sur Roger de Bruges : « Jean Van Eyck tint secrète, jusqu'à un âge fort avancé, la découverte qu'il avait faite de la peinture à l'huile, afin que tout l'honneur lui en restat. Pourtant il n'avait pas l'intention que ce secret mourut avec lui, aussi le communiqua-t-il à quelques-uns de ses élèves, parmi lesquels Rogier ou Roger, dit de Bruges, n'était pas le moins habile. Celui-ci avait surtout le goût de couvrir de ses conceptions de vastes toiles qui, en ce tems, servaient de tentures aux riches appartements, au lieu de tapis. » Charles Van Mander rapporte qu'il a vu plus d'une de ces toiles. On croit que le tableau qui était suspendu à l'église de St-Jacques, contre le mur,

Jean Memling.

La vie de ce grand peintre est pleine de lacunes et d'obscurité. Son nom même est un sujet de discussion. Van Mander l'appelle *Hans Memmelinck*, Descamps et plusieurs autres, *Hemmelinck*, les Espagnols *Juan Flamenco*. Depuis c'était le nom de Hemlinck ou Hemling qui paraissait prévaloir par suite de l'erreur que fesait naître la première lettre de ce nom; mais enfin plusieurs notices publiées tant dans le *Messager des arts* qu'ailleurs, prouvèrent que la majuscule qu'on avait prise pour un H, était véritablement un M. L'on peut voir dans les cabinets de Gand plusieurs pièces de monnaie, frappées sous le règne de Marie de Bourgogne, et trouvées à Ghistelles et à Bruges, contenant le même M majuscule, employé dans le nom de Memling. A ces preuves, feu M. Scourion en ajouta une autre, tirée des archives même de l'établissement où se trouvent les plus beaux tableaux de ce maître. Sur le plat de la couverture en parchemin, d'un registre, il a vu en grandes majuscules, faites à la plume et de l'époque même ou à peu près: *Bouc van Maldeghem*. Or, la première lettre du nom de ce village, où l'hôpital St-Jean avait de grandes propriétés, est absolument la même que celle sur les tableaux de Memling. En voilà assez sur cette question; examinons maintenant la vie de cet



Hemling pinx. *P. De Vlamynck lith.* *Imp. de Simonau*

HEMLING,

de la Collection de M. Charles Aders, à Londres.

artiste célèbre. Nous ne dirons rien du conte inventé par Descamps pour expliquer comment l'hôpital St-Jean possède plusieurs des tableaux de Memling. Il est trop rempli de contradictions pour qu'on le refute longuement ici. D'ailleurs, Mr le Baron de Keverberg, Mr De Bast, secrétaire de la société des beaux-arts à Gand et d'autres ont assez montré ce que cette anecdote contient d'absurde. Qu'il suffise de savoir que par l'acte même de fondation de cet hôpital, Memling, dans la supposition de Descamps, n'aurait pu y être admis.

Selon l'opinion la plus probable, ce peintre est né vers 1425, et Van Mander, en général fort exact, dit qu'il est de Bruges. Les frères Van Eyck brillaient déjà d'une grande gloire. On a supposé que le nommé Ansse, élève de Roger de Bruges, que l'abbé Morelli croit être le même que celui auquel Baldinucci donne le nom de Hans, fut Hans ou Jean Memling. La plupart des auteurs s'accordent à lui donner Roger pour principal maître, ce qui n'empêche pas, comme le fait observer De Bast, dans sa notice traduite de l'allemand, sur les chefs-d'œuvre des frères Van Eyck, qu'il n'ait pu aussi recevoir des notions de son art dans l'atelier de Jean Van Eyck, qui ne mourut que vers 1440.

Les uns ont prétendu qu'il n'avait peint qu'à la détrempe, d'autres qu'il s'était servi de l'huile. Depuis, Mr Mérimée (1), après un examen long et approfondi, a démontré que les plus anciens peintres de l'école flamande ne peignaient pas, comme nous, avec des huiles pures, telles que nous les employons, mais qu'ils détrempaient leurs couleurs avec du vernis, auquel l'on doit attribuer la conservation brillante de leurs tableaux.

---

(1) De la peinture à l'huile. Paris, 1839, 1 vol. in-8°.

Memling, après avoir séjourné en Italie et en Allemagne (où il prit probablement les qualités qui le distinguent de Van Eyck), se rendit en Espagne. Dans chacun des pays qu'il visita, il laissa plusieurs de ses productions. Cet artiste doit avoir considérablement travaillé, puisque le nombre des tableaux qu'on dit positivement être de lui, excède 80, sans compter une assez grande quantité de petits tableaux et de miniatures, dont il orna des manuscrits. Dans ce genre, son plus bel ouvrage est le fameux bréviaire de Grimani parfaitement conservé aujourd'hui à Venise, dans sa riche reliure chargée d'or et de pierres précieuses. C'est à la fois la plus authentique et la plus merveilleuse collection de miniatures qui ait été faite par les artistes du xvme siècle. Memling, Gérard de Gand et Liévin d'Anvers y consacrèrent plusieurs années. La main du premier se reconnait facilement dans tous les morceaux qu'on peut à juste titre appeller des chefs-d'œuvre, et où la beauté des types, le fini de l'exécution rappellent les magnifiques compositions du même auteur, qui se trouvent en Allemagne et surtout en Belgique (1).

En étudiant la nature, qui seule a pu lui donner son talent, Memling s'est élevé à un degré de vérité et d'harmonie que les efforts du génie ne pourront peut-être jamais surpasser, et qui, dans tous les cas offre un ensemble de perfections qui servira toujours d'exemple à ceux qui voudront approfondir tous les mystères de l'art.

Son nom dut être populaire à Venise, dit Mr Rio, car les miniatures du bréviaire du cardinal Grimani,

---

(1) Voir A. F. Rio, de la poésie chrétienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes. I vol. Paris, 1836, page 183.

passaient en Italie pour une grande merveille. Ce cardinal avait plusieurs tableaux du même maître, entr'autres le portrait de Memling peint par lui-même. Pierre Bembo, dans le palais Pasqualin, possédait aussi des productions de ce pinceau.

Il paraît que le dernier voyage que fit Memling, fut en Espagne. L'on ignore s'il revint dans sa patrie, mais ce retour n'est pas probable, puisque dans les premières années du seizième siècle l'on n'entendit plus parler de lui. Dans un ouvrage de Don Alonzo Pons, secrétaire du roi, l'on trouve qu'un peintre désigné seulement sous le nom de Jean Flamenco, avait commencé en 1496, et termina en 1499, au prix de 26,735 maravédis, comme l'indiquait un document des archives du monastère, plusieurs scènes de la vie de saint Jean-Baptiste, pour le couvent des chartreux de Miraflores près de Burgos. Don Alonzo dit qu'il fut frappé par la beauté et la finesse des figures, par la parfaite exécution des détails, et le luxe particulier des couleurs. Or, Memling traitait avec une prédilection particulière les scènes de la vie de St-Jean-Baptiste, peut-être parceque ce saint était son patron, et l'histoire de la peinture flamande ne nous présente aucun peintre du nom de Jean, sinon Memling, qui pût, à cette époque être en Espagne, et qui possédât les qualités que Don Alonzo reconnait dans les tableaux de Miraflores. Selon la tradition, Memling aurait suivi les armées de Charles-le-Téméraire et plus tard aurait été emmené en Espagne par Philippe-le-Beau; quoiqu'il en soit, l'on peut assurer, sans craindre de se tromper de beaucoup, que notre artiste mourut en Espagne, dans les trois ou quatre premières années du seizième siècle, à l'âge d'environ soixante-quinze ans. Sa touche et ses com-

positions sont souverainement aimables et gracieuses, et chose étonnante, l'on n'a jamais gravé ses chefs-d'œuvre, tandisquė tant de maîtres du deuxième et du troisième ordre ont eu des burins célèbres qui se sont exercés à reproduire leurs tableaux.

Memling a été longtemps assez peu connu en France, pour que Le Brun, dans sa galerie exécutée avec tant de frais, et formant trois volumes in-folio, après avoir rempli avec des points la date de la naissance de Memling et celle de sa mort, le désigne comme contemporain de Van Dyck!

Lancelot Blondeel.

Il exerça dans sa jeunesse le métier de maçon. Aussi, devenu peintre, adopta-t-il pour monogramme, une truelle, sans doute à cause de son premier métier: il excella dans la représentation des fabriques et des bâtimens en ruines, ainsi que des incendies durant la nuit. Il mourut en 1560 âgé de 65 ans. Sa fille épousa Pierre Pourbus. A la Loge des bourgeois, aujourd'hui l'académie, se trouvaient deux tableaux de cet artiste, lesquels appartenaient aux membres de la chambre de Rhétorique, et avaient été donnés en cadeau, en 1699, par maître Pierre Van den Driessche, directeur de l'hospice de St-Julien. Ces peintures, faites sur toile, avaient servi jadis d'enseignes ou de drapeaux à la société des Rhétoriciens. Elles furent consumées lors de l'incendie de la Loge des bourgeois, en 1755. On voit

encore un de ses tableaux, représentant le martyre des saints Cosme et Damien, dans l'église de St-Jacques.

Hans ou Jean Vereycke.

Il fut surnommé *Kleyn Hansken* ou petit Jean. Il avait un genre particulier de peindre les paysages; ses figures étaient fort bonnes; il doit s'être également adonné aux portraits, car Charles Van Mander rapporte qu'il vit de lui, au *Chateau bleu* (*het Bleau casteel*) près de Bruges, appartenant à Claude Van Mander, son oncle, les portraits de cet oncle, de sa femme et de ses enfans, sur un tableau à volets, dont la pièce du milieu représentait la Vierge, placée dans un paysage. Ce peintre Brugeois vécut vers 1556.

Marc Geerarts.

Cet artiste était en même temps bon peintre, bon sculpteur, et bon architecte. Ses paysages étaient fort recherchés. En 1566, par suite des troubles religieux, les arts étant tombés dans une sorte de torpeur, il se mit à graver des estampes pour les fables d'Esope, et composa une collection estimée et traitée avec

esprit. Quelques années auparavant, il avait dessiné et gravé le plan de la ville de Bruges, dont toutes les maisons et tous les monumens étaient figurés en relief. Cette grande carte se compose de dix feuilles, et les planches en existent encore aujourd'hui à l'hôtel-de-ville. On fait beaucoup de cas de ce plan. Cet artiste, pour échapper aux dissentions civiles qui déchiraient sa patrie, se retira en Angleterre où il mourut sans que l'on sache en quel lieu, ni en quelle année.

Jean de Mabuse.

Jean de Mabuse ou de Maubeuge, ainsi nommé d'après sa ville natale dans le Hainaut, fut un peintre d'un grand mérite, et contemporain de Lucas de Leyden. Ses ouvrages sont d'une extrême netteté, et très-achevés. Il avait, dans sa jeunesse, beaucoup étudié d'après nature, et ensuite il se mit à voyager. Étant resté quelque tems en Italie, il revint en Flandre, et se fixa selon toute probabilité à Bruges.

On voyait dans l'église des révérends pères Augustins, dans la chapelle de la noble famille de Salamanca, un tableau à volets dont la pièce du milieu représentait une descente de croix. Cette composition était d'une riche ordonnance, mais elle avait souffert, ayant été plusieurs fois retouchée. Cependant, les volets étaient restés dans le meilleur état de conservation, et offraient un coloris très-vif. Sur l'un était peint St-Jean l'évan-

géliste, et sur l'autre St-Pierre, ainsi que l'inscription suivante : *Johannes Malbogi pingebat anno* 1521.

Le seigneur de Vère (1), appréciant le talent de cet artiste, se l'attacha, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Charles Van Mander, page 225, et dans celui de J. B. Descamps, p. 84.

Il peignit plusieurs tableaux à Middelbourg en Zélande, notamment un pour l'abbaye de ce lieu, dont Maximilien de Bourgogne était abbé à cette époque (2).

Ce dernier morceau représentait une descente de croix, et attestait beaucoup d'art et de talent. L'église de cette abbaye fut incendiée par le feu du ciel, et le tableau périt dans les flammes.

Il parait que cet artiste menait une vie assez déréglée, car il fut mis en prison de ce chef à Middelbourg, et fit, durant sa captivité, plusieurs dessins très-originaux. Il se rendit ensuite en Angleterre, où il peignit quelques beaux portraits, entr'autres deux enfants nobles que l'on voyait au palais de Whitehall.

Maubeuge mourut en 1562.

---

(1) La ville de Vère, en Zélande, ne devint un marquisat que sous l'empereur Charles-Quint en 1555, de sorte que Van Mander et Descamps après lui, se sont trompés dans ce qu'ils disent à ce sujet.

(2) Cet abbé mourut en 1524, il était fils de Baudouin de Bourgogne surnommé de Lille, baron de Baignolo, seigneur de Manilly, Somerghem, et autres lieux, fils de Dame Marina Manuel de la Cerda.

Adrien Ysebrand.

Ce fut l'élève de Geeraerd Davids Van Oudewater, dont Vasari et Guichardin font l'éloge, et il brilla surtout par la parfaite ressemblance qu'il savait donner à ses portraits. Ils étaient très-recherchés. Ce peintre vivait encore en 1580.

Van Mander ne fait point mention de lui, mais Sanderus en parle, et J. P. Van Male composa à sa louange les vers suivants :

De stem ontbreekt alleen aen uw volmaekte werken
Zoo zagt, zoo levendig, zoo keurig afgemaeld:
Dat d'oog door konst verblind, zelfs in uw beelden dwaelt,
En meynd dat levend' is al 't geen zy komt te merken.

Pierre Pourbus.

Pierre Pourbus naquit à Gouda en Hollande, mais se fixa jeune encore à Bruges, où il épousa la fille de Lancelot Blondeel. Il avait beaucoup d'imagination. Ses tableaux d'autel sont nombreux. Le plus beau se trouve

dans la principale église de Gouda. Ses portraits avaient une perfection rare. L'académie de Bruges en possède deux qui furent peints en 1551. C'était aussi un bon géomètre. Il fit pour le magistrat du Franc une grande carte sur toile et à l'huile représentant tout ce territoire dans ses plus grands détails. Elle existe encore aujourd'hui dans l'antichambre de la bibliothèque. Cet artiste mourut le 30 Janvier 1584, à Bruges, où il était devenu doyen de la corporation des peintres. Van Mander, que Descamps a suivi, se trompe sur la date de son décès.

En 1794, on forma à l'ancienne abbaye des Dunes en cette ville, un musée pour la conservation des objets d'arts qui se trouvaient dans le département de la Lys. L'église fut employée à cet effet. Lorsque plus tard ce local fut érigé en Lycée, tous les tableaux rassemblés dans ce musée furent donnés à différentes églises et à l'Académie des beaux-arts. Ce fut le 30 Août 1804 que ce dernier établissement obtint le beau tableau de Pierre Pourbus, qui était placé, avant la révolution, dans l'église paroissiale de Damme, où il servait de pièce d'autel. C'est un tableau à volets dont le milieu représente une descente de croix, et les deux côtés, un portement de croix et une résurrection. On lit au-dessous : *Petrus Pourbus faciebat* 1570. Le panneau qui sert de base à cette peinture, offre des grisailles d'un fini et d'une douceur admirables.

François Pourbus.

Ce peintre naquit à Bruges, en 1540, et fut l'élève de son père, Pierre, puis celui de Frans Floris. Il surpassa ses deux maîtres, dans le portrait, dans les tableaux historiques et dans la représentation des animaux.

L'académie d'Anvers le reçut au nombre de ses membres en 1564. Il avait résolu de voyager, mais l'amour dérangea ce projet et il épousa la fille de Corneille Floris, frère de son maître, Frans Floris. Alors il s'adonna entièrement à son art, et se mit à peindre des tableaux d'autel. Parmi les meilleurs, on remarque ceux qu'il fit pour l'église de St-Bavon à Gand, et pour le président Viglius. Un de ces derniers représentait le baptême de notre Sauveur. Ces grandes compositions ne l'empêchaient point de continuer à faire des portraits.

Une confrérie de Dunkerque lui commanda le martyre de St-George, que l'on voit encore maintenant en cette ville. C'est une très-belle pièce. Malheureusement un Anglais l'a un peu endommagée en voulant la nettoyer.

Pourbus mourut à Anvers par suite d'un échauffement, en 1580, laissant un fils, François, qui devint aussi un bon peintre de portraits. Sa seconde femme se remaria à Jean Jordaens, d'Anvers, élève de Martin Van Cleef, et l'un des meilleurs peintres de son époque.

Hubert Goltzius.

Il naquit à Venloo le 30 Octobre 1526, et devint peintre, graveur et historien. Ayant imité plusieurs antiques chez son maitre Lambert Lombard de Liège, artiste habile, il prit goût aux recherches des choses anciennes et à l'étude de l'antiquité grecque et romaine.

Protégé par le seigneur de Watervliet (1), il fit des progrès rapides, et mit au jour plusieurs ouvrages estimés, entr'autres toutes les médailles des empereurs romains. Il employa douze années à ce travail, n'épargnant ni frais ni labeur. Ces médailles furent

---

(1) Marc Laurin, seigneur de Watervliet, qui devint chanoine de St-Donat, en 1512, et doyen de cette église en 1519. C'était un homme profondément instruit et l'ami d'Érasme. Il mourut en 1540 et fut enterré à St-Donat. La plaque de cuivre qui recouvrait son tombeau, fut détruite durant les guerres de religion.

Jean Van der Straeten, dit Stradanus.

Ce peintre naquit à Bruges en 1530, et descendait de cette famille des Van der Straeten à laquelle on attribue faussement le meurtre de Charles-le-Bon.

Ayant appris les premiers principes de son art dans sa ville natale, il partit, jeune encore, pour l'Italie, alla habiter Florence et y composa plusieurs fresques et quelques tableaux à l'huile.

Il fut très-utile à Vasari pour la décoration du palais ducal. Par son application assidue, il devint bientôt un des premiers peintres de son époque. Il fit pour l'église des Annonciades de Florence un Christ en croix, au moment où l'un des gardes lui présente une éponge trempée dans du vinaigre. Ce tableau, d'une belle composition, fut gravé par Philippe Galle. On doit encore à son pinceau, la passion de notre Sauveur, les travaux des apôtres et une quantité d'autres sujets historiques. Il avait de l'imagination et un beau coloris. Il vécut sans éclat, préférant son repos aux honneurs. En 1640, il était âgé de 74 ans et continuait à habiter Florence, qui l'avait nommé membre de son académie de peinture. On ignore l'époque de sa mort.

Cet artiste jouissait d'une réputation considérable comme peintre et surtout comme compositeur, ainsi que le démontrent les nombreuses planches gravées d'après ses œuvres par Weirix, par Théodore et Philippe Galle, par Jean Collaert et autres bons graveurs de son époque.

On connait les dix belles et fameuses tentures en tapisserie, représentant les principales actions de la vie de l'apôtre St-Pierre, et qui ornaient l'église de l'abbaye de ce nom à Gand. Elles furent faites à Audenaerde vers 1580, sur les dessins du peintre Jean Stradanus, de Bruges. Jusqu'ici les traditions du pays, qu'avaient suivies le P. Martène et don Durand, Bénédictins de la congrégation de St-Maur, dans leur *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, tome I, partie II, page 198, attribuaient ces dessins à Raphaël; mais M. Alexandre Lenoir a prouvé par d'excellentes raisons (1), que ces compositions sont dues à Stradanus.

Olivier Bard.

Ce peintre de Bruges, choisit pour séjour Courtrai, où il vivait en 1563. On ne sait pas au juste dans quel genre il excellait, Karel Van Mander ne disant qu'un mot de cet artiste, dans la vie de Karel d'Ipres.

---

(1) Dans un curieux travail sur les tapisseries en Flandre. Paris, 1819.

Pierre De Witte.

De Witte naquit en 1548. Il peignit également bien à fresque et à l'huile et modelait en terre. Ses parents allèrent habiter avec lui l'Italie et Rome. Il travailla beaucoup avec Vasari dans le palais du pape. Il exécuta aussi à Florence plusieurs patrons de tapisseries et quelques autres ouvrages pour le grand-duc de Toscane. Maximilien, duc de Bavière, le prit ensuite à son service, et le séjour prolongé que ce peintre fit à Munich, a fait croire à De Piles qu'il était né dans cette ville. Cet artiste y peignit presque en entier les ornements du palais du prince. On lui doit aussi les dessins des *Ermites de Bavière*, gravés, ainsi que plusieurs autres dessins de sa main, par Jean et Raphaël Sadler. Gilles Sadler a gravé d'après lui les *Quatre docteurs de l'Église*. Les estampes faites d'après Pierre De Witte portent son nom italianisé en celui de *Candito* ou *Candido*. La plupart des biographes en ont parlé sous ces derniers noms.

On ne sait quand De Witte mourut; en 1604, il avait 56 ans, et travaillait encore avec ardeur.

Corneille De Witte.

Frère du précédent. Bon peintre de paysage, quoiqu'il ne se fut mis que tard à cultiver la peinture. En 1573, il faisait partie des gardes du corps du duc de Bavière.

Anselme Boëtius ou De Boodt.

Il était fils d'Anselme et de dame Jeanne Voet, fille du fameux jurisconsulte. Après avoir fait ses études, et être devenu licencié en droit, il obtint la place de conseiller pensionnaire de Bruges. Ayant résolu de voyager, il demanda aux magistrats des lettres de recommandation, ce qui lui fut accordé, et il partitpour l'Allemagne, probablement pour fuir les guerres de religion qui désolaient alors la Flandre.

Comme il avait aussi étudié la médecine, il se fit bientôt connaître à la cour impériale de Prague, où il fut admis en qualité de médecin et de conseiller de l'empereur Rodolphe II, avec une forte pension. Il demeura

auprès de ce prince jusqu'à ce que celui-ci mourut.

Le 11 Février 1584, il fut élu, durant son absence et sans qu'il l'eut sollicité, chanoine gradué de St-Donat, mais soit qu'il se reconnut indigne de cet honneur, soit pour tout autre motif, il refusa et remercia l'évêque.

Voici la déclaration que lui délivrèrent les magistrats de Bruges :

Nos Burgimagistri, Scabini et consïliarii Brugarum urbis Flandriæ, universis et singulis hasce litteras inspecturis, salutem. Ne suum veritati et virtuti desit testimonium et elogium, constare et certum esse volumus Dominum Anselmum De Boodt, filium Guillielmi virum nobilem, ex nobili, clara et antiqua apud nos familiâ matrimonio solemniter et legitimè conjunctum Johannæ Voet filiæ nobilis et illustris viri Antonii Voet, Domini de Steenkercke et Vormesele. Ex prædicta domina Johanna sua conjuge sustulisse Anselmum De Boodt qui confecto studiosi cursu, licentiatus utriusque juris factus, à prædecessoribus nostris in consilium nostræ urbis cooptatus fuit honesta cura pensione, cumque visendarum exterarum nationum desiderio eneri se diceret, honestam à nobis missionem obtinuit, interea temporis testimonii præstiti liberaliter et laudate acte forte illi absenti nec petenti anno MV° LXXXIIII. Remigius Druisius hujus urbis episcopus illi contulit canonicatum in cathedrali sua ecclesia D. Donatiani, exhibens patrocinium non nisi nobilibus generi conferri solitum: postquam pater hæc octo ab avorum filii sui insignia utroque hîc in margine adpicta, pro D. Anselmo filio suo, canonicatum acceptans, collatoribus ut moris est ostendisset, ac genere et stemmate nobilium familiarum esse testibus et monumentis docuisset. Verum qui prædicto Anselmo in Bohemia degenti, ob continuas turbas patriæ, aut alias causas ecclesiasticus status non placebat, epis-

scopo pro liberalitate qua erga illum usus erat, vocatus artis canonicatum dicto reverendissimo D. episcopo aliis conferendum reliquit; ne quis aut putet quia prædictus dominus Anselmus, cujus noster est, enim non esse nobilem attestamur et fidem facimus in civitate nostra Brugensi illustrissimas, clarissimas et nobilissimas cumplures esse familias, familias etiam Ducum, principum et comitum qui in eam se inscripsêre aut origine eam adepti sunt, et absurdum non esse hic aliquem civem esse et nobilem, quia in Flandria nobilitas statum non facit sed tres civitates et principale territorium (quæ sunt et vocantur quatuor membra Flandriæ) statum provinciæ faciunt cum ecclesiasticis nuper cum eis admissis, quibus quatuor membris promissione et nobiles et ignobiles subsunt. Quæ quidem quum verissima sunt, omnibus modis commendamus D. Anselmus cum natalium nobilitate tùm virtute et eruditione quæ in ipsius moribus cum per se splendeant, haudquaquam hoc nostrum requierunt testimonium, in quorum fidem et testimonium sigillum ad causas prædictæ civitatis Brugensis nec non signum manuale unius ex actuariis nostris presentes muniri jussimus. Datæ Brugis, anno Christi 1601, *mense Maii, die* 22.

Et erat subsignatum J. B. Van Belle et munitum prædicto sigillo urbis Brugensis sano et integro quod prædictis litteris adpendebat cum duplici nodo ex percameno.

Outre ses profondes connaissances en droit et en médecine, Boëtius fut encore habile peintre à l'aquarelle. Il peignit ainsi les quadrupèdes, les poissons, les insectes, les fleurs et les plantes d'une histoire naturelle en plusieurs volumes, et l'on peut juger de ce qu'il savait faire en ce genre par la finesse de l'exécution et la vivacité des couleurs.

Il composa aussi plusieurs ouvrages, entr'autres une description, en latin, des pierres précieuses et des perles, dont voici le titre : *Gemmarum lapidum historia. Francofurti*, 1609, avec fig. Cet ouvrage fut réimprimé à Leyden, en 1636, par Andreas Tollius, avec des augmentations. Une troisième édition porte la date de 1647.

Dans un livre in-4° du marquis d'Argenville, sur la Lythologie et la Conchylogie, imprimé à Paris par De Bure en 1742, on trouve à la page 18, la notice suivante sur De Boodt: « Anselme Boëce ou De Boot, de Bruges, médecin de l'empereur Rodolphe II, fleurissait en 1609. Son traité *de Lapidibus et gemmis* n'a d'autre mérite que d'avoir été le premier qui ait donné quelqu'ordre à cette matière. Il a été commenté par André Toll, médecin de Leyden, ce qui fait confondre souvent ces deux auteurs; mais on ne peut ôter le mérite de l'originalité à Boëce; l'ouvrage a été traduit en français sous le titre du *Parfait joaillier*, par François Bacon. Il a paru depuis Boëce deux livres de lapidaires, l'un appelé *Le Mercure indien*, par Rhosnel, en 1668; l'autre nommé *les Merveilles des Indes Orientales*, par Berquen, en 1699. Ces deux auteurs ont voulu critiquer Boëce, et quoique du métier tous les deux, ils ne nous ont pas donné un meilleur ouvrage que le sien. Au lieu des recherches qu'aurait faite un naturaliste, ils ont ramassé toutes les fables que l'on débite au sujet de la vertu des pierres. »

De Boodt publia encore un ouvrage latin, ayant pour titre: *Symbola Pontificum, imperatorum, regum* etc. Jacques Typotius y ajouta un troisième volume de 1600 pages, imprimé à Prague.

On parle avec éloge des travaux scientifiques et littéraires de De Boodt dans les bibliothèques belgiques de

Valère André, d'Aubert Le Mire, de François Swertius, qui va jusqu'en 1680, et qui fut continée par Jean Foppens, et imprimée en 1739, par Pierre Foppens (1).

De Boodt, après son retour à Bruges, composa un ouvrage de piété, en vers, intitulé : *Le chemin de la vertu.* Le poëte Jean-Lernutius, ainsi qu'Olivier Vredius et autres écrivains, en faisaient grand cas.

Voici ce que dit le dernier sur son talent comme peintre :

De visschen die de zee met scherpe vinnen deelen,
De voghels die de loght met saghte pluymen streelen
De beesten die het woud doorloopen velerley,
De blommen die het hof bekleen met haer livrey
Hebt gy met uw penceel soo konstig afgemaelen
Dat ook den mensche selfs wel soude konnen faelen
Uytstekende syn hand om vogel, blom of visch
Te grypen eer hy weet dat hy bedroogen is.

Après la mort de l'empereur Rodolphe II, arrivée en 1612, et après que son frère Mathias I fut monté sur le trône, De Boodt abandonna la cour, et revint dans sa ville natale, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Il vécut encore vingt ans, consacrant presque tous ses instants à la piété, et mourut le 21 Juin 1632, à l'âge de 80 ans. Il fut enterré dans l'église collégiale de Notre-Dame, où son grand-père Jean De Boodt et sa femme Elisabeth De Hondt, avaient un tom-

(1) Jean-François Foppens, né à Bruxelles, licencié en droit canon, fut le second à l'université de Louvain. Il devint chanoine de St-Martin à Alost, puis chanoine de la cathédrale de St-Donas à Bruges, le 22 octobre 1721, ensuite professeur de théologie au séminaire épiscopal de la même ville. Le 19 Décembre 1729, il fut élu chanoine de l'église métropolitaine de Malines, et plus tard archidiacre. Il mourut en 1760.

beau. Au dessous de ses armoiries se trouvait l'inscription suivante :

SUB LAPIDEM QUEM INFRA VIDES
JACET NOB. VIR.
ANSELMUS BOËTIUS
QUEM RODULPHUS II IMP. QUOD OMNEM CALLERET
SCIENTIAM, SIBI DOMESTICUM ET A CONSILIIS
ESSE VOLUIT. COELIBE ET MODERATA VITA
FACTUS OCTOGENARIO MAJOR.
OBIIT XXI JUNII MDCXXXII
PRECARE LECTOR
UT QUI COELEBS HIC VIXIT ETIAM COELO BEATUS
ETERNUM VIVAT.

Plusieurs changements ayant été faits à l'église en 1786, cette épitaphe fut enlevée et transportée ailleurs.

Judoc ou Jocelyn De Momper.

Il naquit à Bruges et fut inscrit sur le registre de la corporation des peintres en 1512, comme élève d'Adrien Braem. Il est probable que c'est le même que le Joos De Momper dont parle Van Mander, qui de son temps florissait à Anvers, et dont les paysages étaient extrêmement estimés. Il existe encore plusieurs de ses tableaux à Bruges, ainsi qu'on peut le voir dans notre *Guide dans Bruges*. Les détails sur la vie de ce peintre manquent, du moins ceux qui reposent sur des titres authentiques.

Il a lui-même manié la pointe, et Galle, Van Panderen, J. Visscher, ont gravé ses belles compositions, qui font un bien meilleur effet en gravure qu'en peinture, à cause de la fausseté de sa couleur. Son portrait se trouve dans la collection de portraits publiée par les soins et aux frais de Van Dyck; de plus, ce grand peintre lui a fait l'honneur de graver son portrait à l'eau forte, de sa propre main, ce qui fait présumer qu'ils étaient liés d'amitié.

Dominique Lampson.

Poëte et peintre distingué de Bruges, qu'il quitta pour aller habiter l'Angleterre, où le cardinal Réginald Polus (1) le prit à son service. Lampson revint dans les Pays-Bas après la mort de son bienfaiteur, et passa le reste de ses jours à Liége, où il fut successivement secrétaire de trois évêques, Robert de Bergis (2), Gérard Van Groesbeke (3) et Ernest de Bavière (4). Il fit pu-

(1) Cet archevêque de Cantorberry fut obligé de fuir l'Angleterre lors des persécutions religieuses contre les catholiques; il mourut en 1558.

(2) Evêque de Liége, en 1557.

(3) Cardinal et évêque de Liége, en 1564.

(4) Évêque de Liége, en 1581, et plus tard archevêque de Cologne.

blier à Bruges, en 1565, la vie de Lambert Lombard, peintre liègeois. Plus tard il publia encore 1°, *Elogia in effigia pictorum celebrium Germaniæ inferioris carmine.* 2° *Psalmos VII pœnitentiales, lyricis versibus.* Jean Lernutius prit part à cette composition, à laquelle furent jointes des poësies de Nicolas Lampson, doyen de l'église de St-Denys, à Liège, en 1626. Dominique Lampson mourut à Liège en 1599 à l'âge de 67 ans, et fut enterré dans l'église collégiale de St-Denys.

Du Rier, en ses éloges dit: Dominique Lampson qui réussit également en la peinture et en la poësie, voulant témoigner sa reconnaissance à Lambert Lombard, excellent peintre qui avait été son maitre, écrivit sa vie avec soin etc.

Juste Lipse (*Epist. ad Belg. cent. epist.* 4) met Lampson au nombre des ornements de la Flandre.

Pierre Claeyssens.

Il fut inscrit sur le registre de la corporation des peintres de Bruges en 1516, comme élève d'Adrien Bekaert, et devint maître en 1529. Il épousa une demoiselle Roelants et mourut en 1576. Tous ses enfants furent peintres comme leur père.

Gilles Claeyssens.

Fils du précédent, natif de Bruges, et peintre de son altesse Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur général des Pays-Bas, ainsi que des archiducs Albert et Isabelle. Il mourut dans sa ville natale en 1605, et fut enterré dans la chapelle de St-Léonard de l'église de St-Jacques.

Son frère Antoine se fit une réputation plus grande encore, et même à l'étranger il fit oublier le nom de Gilles, car dans les biographies françaises et anglaises Antoine Claeyssens est le seul dont on parle. La biographie universelle de Michaud, après avoir dit que ce peintre célèbre fut l'élève de Quentin Metsys, dit le *Maréchal d'Anvers,* ajoute *qu'autrefois* il y avait trois tableaux de lui à l'hôtel-de-ville de Bruges, le *repas d'Esther*, et le *jugement de Cambyse* en deux pièces, et que les ouvrages de Claeyssens sont très-rares. Ces trois lignes renferment deux erreurs. D'abord il n'est pas exact de dire que les tableaux d'Antoine soient très-rares; Bruges en possède plusieurs, ainsi que d'autres villes: ensuite le festin d'Assuérus non seulement se trouve encore à l'hôtel-de-ville, mais n'en est même jamais sorti. Les deux autres tableaux ont été donnés à l'académie des beaux-arts.

Il est facheux que Delvenne, dans sa Biographie des Pays-Bas, ancienne et moderne, en copiant littéralement l'article de la biographie universelle, ait laissé subsister ces erreurs.

Liévine Bennings.

Simon Benichius ou Bennings, bon peintre en miniature, fut le père de cette femme distinguée, et aussi son maître. Guichardin rapporte que son talent était si remarquable, que Henri VIII, roi d'Angleterre, l'attira à sa cour, où elle se maria à un riche seigneur. Les productions de son pinceau furent également admirées des reines Marie et Elisabeth, auprès desquelles Liévine était en grande faveur, en 1570. Vasari parle de Simon Bennings, dans sa vie des peintres. On ignore l'époque de la mort de ces deux artistes.

Jacques van Oost.

Ce Van Oost, surnommé le vieux, fut inscrit sur le registre de la corporation des peintres de Bruges, le 19 Janvier 1619, comme élève de son frère François qui fut

enlevé aux arts, à la fleur de son âge, en 1625. Quatre ans auparavant, Jacques avait été reçu maitre.

Doué d'une véritable vocation, il comprit la nécessité de visiter l'Italie, où il étonna les maîtres par son génie. Il prit surtout pour modèle Annibal Carrache qu'il comprit si bien, que quelques-unes de ses compositions passèrent pour être sorties du pinceau du peintre Italien. L'amour de la patrie le ramena à Bruges. Il travaillait avec tant de facilité qu'on est étonné du grand nombre de tableaux qu'il laissa après lui.

Dans sa jeunesse il avait beaucoup copié Van Dyck et Rubens, et toujours avec un talent remarquable. Ses tableaux étaient généralement de grande dimension, et il se montrait très-sobre de personnages. Son coloris et son faire conserva toute sa vie une grande ressemblance avec la manière de Carrache.

Il excellait à saisir la ressemblance dans les portraits. Bruges possède quantité de productions de ce peintre, dont la renommée croit de jour en jour.

En 1633, après son retour d'Italie, il fut élu doyen de la corporation des peintres. Comme il avait reçu une excellente éducation, et qu'il était bon musicien, on le recherchait dans les meilleures sociétés.

Aimé de chacun, et laborieux jusqu'en ses derniers moments, il quitta ce monde en 1671, et fut enterré dans l'église de l'abbaye de St-Trond.

Descamps se trompe, lorsqu'il avance que Van Oost, religieux dominicain, était frère de celui dont nous parlons; c'était son second fils.

Alonsius Finsonius.

Nous ne fesons mention de ce peintre, que pour mémoire, et afin que les biographes futurs puissent s'en occuper, car il nous a été impossible de trouver aucun renseignement sur son compte. Seulement un tableau représentant l'*Annonciation*, porte son nom, au musée de Naples, et par la composition, autant que par la couleur, annonce un peintre d'un grand mérite. Il est plus que probable que cette œuvre ne fut ni son coup d'essai ni son dernier travail. Voici l'inscription de son tableau: *Alonsius Finsonius*, *Belga Brugensis fecit*. 1612.

Jean-Erasme Quellyn.

Natif d'Anvers, fils et élève de Jean Quellyn, qui avait appris son art à l'école de Rubens. Ayant souvent entendu son père se plaindre de n'avoir point été à même d'étudier les maîtres italiens, il demanda et obtint la permission de partir pour l'Italie, qu'il parcourut avec ferveur. A Rome, à Naples et à Florence, il

fut employé à plusieurs grandes compositions : la facilité de son pinceau fut tellement admirée, que sa renommée parvint jusques dans sa patrie, et son père, fier de ce talent, le rappela auprès de lui. Bientôt toutes les villes voulurent posséder de ses ouvrages, pour en orner leurs églises. Il jouit longtemps des fruits de sa gloire, au milieu de quantité de peintres d'un haut mérite, et mourut à Anvers le 11 Mars 1715.

Après Rubens, il peut passer pour un des meilleurs peintres flamands. Les connaisseurs comparent quelques-uns de ses tableaux à ceux de Paul Véronèse, qu'il étudia beaucoup et dont il imita la manière.

Jean-Erasme Quellyn habita Bruges de 1666 à 1669, et demeurait dans le couvent des Augustins. C'est dans cette ville ou pour cette ville qu'il peignit le plus grand nombre de ses tableaux.

Il fut un de ceux qui honorèrent le plus l'école d'Anvers et les plus célèbres graveurs de son temps se sont empressés de reproduire ses tableaux, avec ceux de Van Dyck, de Rubens et de Jordaens. Quellyn avait une figure très-distinguée dans laquelle la noblesse était jointe à la douceur. Son portrait gravé par P. De Jode, d'après un tableau de sa propre main, se trouve dans un ouvrage de De Bie, qui a pour titre : *Het gulden Cabinet van de edele vry schilder-const.*

Antoine D'Hooghe.

Cet artiste naquit à Bruges en 1630, d'Antoine D'Hooghe échevin de la ville de Bruges et de Jeanne Strymeersch. Son talent se faisait surtout remarquer dans la miniature et dans les paysages; son coloris est chaud et agréable. Jacques Van Oost disait d'un des tableaux de ce peintre, qui se trouvait dans l'appartement du religieux Van der Woude, qu'on aurait pu le prendre pour un ouvrage de Rubens. Le célèbre Teniers, peintre de l'archiduc Léopold, voyant deux miniatures que D'Hooghe lui montrait, afin d'avoir son avis pour savoir s'il oserait les offrir à son altesse, donna les plus grands éloges à la délicatesse de cet ouvrage, et lui conseilla vivement de les présenter. L'archiduc fut tellement charmé du talent déployé dans l'exécution de ces miniatures, que, pour témoigner toute sa satisfaction, il nomma Antoine D'Hooghe conseiller-pensionnaire de la ville de Bruges. Malheureusement pour l'art, qu'il continuait à cultiver avec ardeur, ce peintre mourut à la fleur de son âge, le 4 Août 1662, laissant un frère, Balthazar D'Hooghe, religieux de l'abbaye des Dunes, qui peignit aussi avec talent, et exécuta entr'autres, plusieurs des grands tableaux qui ornent l'intérieur du cloître de cette abbaye.

Minderhoud.

Il naquit à Anvers. On ignore quel fut son maitre; on ne sait pas non plus pourquoi il quitta cette ville, où ses tableaux étaient fort recherchés. Toujours est-il, qu'il vint s'établir à Bruges, où il fut reçu maitre dans la corporation des peintres, le 26 Février 1663. Descamps se trompe sur la date de cette réception. Il mourut à Bruges, mais il a été impossible de découvrir à quelle époque. Il s'adonna entièrement aux marines, dans lesquelles il excellait, et où il aimait à représenter nombre de figures, quoiqu'il les peignit moins bien que le reste.

On ne possède que peu de ses tableaux à Bruges.

Jacques Van Oost, dit le Jeune.

Né à Bruges, disciple et fils de Van Oost le vieux. Il avait une telle vocation pour son art, qu'il abandonna tout ce qui aurait pu le détourner de ses études

chéries. Encore très-jeune, il s'acquit de la renommée; partit pour l'Italie; mais retenu par les immenses ressources que lui offrait Paris, il s'y arrêta pendant deux années.

Arrivé à Rome, il continua à s'y livrer à l'étude avec une incroyable ardeur, pendant assez longtemps, puis, revint à Bruges où néanmoins l'on ne put le retenir, malgré les offres qu'on lui fit. Après avoir peint quelques tableaux, il partit de nouveau pour Paris. Étant en chemin, il s'arrêta à Lille pour y visiter quelques-uns de ses confrères, peignit trois ou quatre portraits qui furent tellement goûtés, que les principaux de la ville voulurent être peints par lui. Enfin il devint amoureux d'une jeune fille nommée Marie Bourgeois, l'épousa, et demeura durant 41 ans dans la ville où il n'était venu passer que quelques jours. Au bout de ce temps, étant devenu veuf, il retourna à Bruges où il mourut le 29 Décembre 1718, âgé de 76 ans, et fut enterré dans l'église des Dominicains.

Il laissa un fils qui cultiva l'art de son père, mais qui ne l'égala jamais.

Dominique Nollet.

Il naquit à Bruges d'une famille qui donna plusieurs magistrats à cette ville. Il fut reçu maître dans la cor-

poration des peintres, le 9 Mai 1687 (1), bientôt sa réputation le fit choisir en qualité de premier peintre de Maximilien, duc de Bavière, alors gouverneur des Pays-Bas. Il demeura attaché à ce prince dans toutes ses vicissitudes, le suivit à Paris, et l'accompagna lors de son retour en Bavière. Après la mort de Maximilien, Nollet retourna à Paris et y mourut à l'âge de 96 ans, en 1736.

Il s'adonna principalement à la peinture des compositions historiques, des paysages et des batailles. Sa manière est assez semblable à celle d'Antoine-François Van der Meulen.

Quoique ce peintre ait habité Paris, il y est très-peu connu. Bruges possède plusieurs de ses tableaux.

François Van Cuyck de Mierhop.

Descendant d'une noble famille, il naquit à Bruges vers 1640. Il ne cultiva d'abord le dessin et la peinture que par amusement et bientôt s'y consacra tout entier. A Gand où il alla s'établir, il se fit une grande répu-

(1) Ici encore Descamps se trompe dans la date; comme ces sortes d'erreurs se répètent fréquemment chez cet écrivain, nous ne les relèveront plus. Il suffit d'avoir prévenu le lecteur de ne pas trop s'y fier.

tation, et ses productions étaient recherchées avec autant d'avidité par les habitans que par les étrangers.

C'était alors l'usage des corps de métiers en Flandre, de se choisir pour protecteurs ou chefs, l'un ou l'autre des principaux citoyens. Ces patrons apaisaient les différents, soutenaient les droits de la corporation, et lui obtenaient les avantages dont elle pouvait avoir besoin (1).

Le corps des bouchers, choisit Mierhop pour chef, et à cette occasion, notre artiste peignit un grand tableau où sont représentés ceux qui faisaient partie de ce qu'on appellait *le serment.*

On ne sait en quelle année ce peintre mourut. Son grand talent consistait à représenter des poissons et d'autres animaux. Snyders d'Anvers le surpassa; mais il faut être bon connaisseur, pour ne pas s'y tromper. Van Cuyck était loin de réussir aussi bien dans les figures.

---

(1) C'est pour la même raison qu'à Bruges, dans les registres des corps de métiers on trouve inscrit un grand nombre de noms appartenant à la noblesse. Cette coutume existait aussi en Angleterre, où même des princes et des rois ne dédaignaient point de s'affilier à une corporation d'artisans. La corporation des tailleurs de Londres compte sept rois au nombre de ses membres. Guillaume III était inscrit parmi les épiciers, le prince de Galles, père de Georges III, entra, en Novembre 1750, dans la corporation des marchands de poissons. Nous avons vu récemment le prince Albert, époux de la reine d'Angleterre, se faire inscrire au nombre des orfèvres.

Guillaume Hagheman.

Il naquit en 1645. Ce fut d'abord un habile menuisier, mais comme il avait une grande ardeur pour l'étude et beaucoup de facilité à apprendre, il entra chez les Jésuites de Bruges comme frère laïc, et après un court séjour dans cette maison, où ses progrès avaient été étonnants, il fut envoyé à Rome par ses supérieurs, qui l'y employèrent à l'exécution de divers ouvrages d'art, dans le collège dit de St-André, surtout pour l'église et la sacristie (1). Bientôt son assiduité au travail lui fut fatale. Il tomba malade, et mourut à Rome, sans que l'on sache exactement en quelle année.

Jean-Antoine Van Der Leepe.

Son père était de famille noble et conseiller de la chambre des comptes à Bruxelles. Pour échapper aux

(1) Le tabernacle et les six candelabres en bronze doré, coutèrent 15,000 scudi romains.

désastres de la guerre, il quitta cette ville et vint avec sa famille s'établir à Bruges, où naquit Jean-Antoine, en 1664. Dès qu'il fut en âge, son père l'envoya à Bruxelles pour y recevoir une éducation en rapport avec sa naissance et sa fortune. Les jours de congé il avait la coutume d'aller rendre visite à une béguine de ses parentes qui s'occupait à broder et qui peignait a l'aquarelle les dessins que son aiguille transportait ensuite sur la toile ou sur la soie.

Le jeune écolier trouvait le plus grand plaisir à la voir travailler; bientôt il demanda des pinceaux et des couleurs et se mit à copier d'après des estampes, divers sujets. Sa parente, admirant son adresse, lui donna quelques leçons de peinture, et eut lieu de se louer de l'application de son nouvel élève.

Ce goût pour l'art de la peinture ne fit que s'accroître pendant tout le temps que durèrent ses études.

Sa santé délicate le fit rappeler à Bruges par son père, et l'on fut obligé de lui interdire la pratique de son occupation favorite. Peu à peu il recommença à peindre et ses essais furent si remarquables, que les premiers artistes de la ville ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement et leur satisfaction.

Après ces premiers succès, il désira visiter l'Italie; mais son père ne put consentir à le laisser partir. Il allèguait qu'il était l'unique héritier d'une belle fortune et d'un noble nom, et qu'il ne devait point donner à ses parents le chagrin de s'en séparer peut-être pour toujours. Quoiqu'il n'eut que dix-neuf ans, on le maria à une demoiselle Marie De Vliegere, espérant ainsi lui faire oublier ses projets. Il obéit sans murmurer à son père, quoique par la suite il se

plaignit souvent qu'on ne lui eut pas permis de visiter la capitale de l'Italie.

Infatiguable pour la peinture, il composa en fort peu de temps divers tableaux qui furent fort goûtés.

Enfin l'empereur l'appela aux fonctions de contrôleur général et bientôt à celles de grand-veneur de la Flandre.

En 1718 il devint conseiller de la ville de Bruges, et échevin en 1716. Donnant la plus grande partie de son temps aux affaires relatives à ses fonctions publiques, il consacrait six heures de loisir à la peinture. Son activité faisait qu'il semblait avoir plus de temps qu'un autre, et l'on peut s'étonner du grand nombre de tableaux qu'il légua à la postérité. Un négociant de Paris, qui habitait pour lors Bruges, faisait grand cas de ses ouvrages, et voulut les faire connaître en France. Il obtint en conséquence de Van Der Leepe quatre grands paysages qu'il fit transporter à Versailles, et l'on assure qu'ils se trouvent placés dans l'un des palais royaux.

L'atelier de notre peintre était la réunion de tous les hommes de talents de Bruges. On s'y entretenait tour-à-tour d'arts, de sciences ou de littérature, et l'on n'y était admis qu'à condition d'y lire quelque pièce d'histoire ou de poësie. Par là il éloignait les importuns et ne fréquentait que ceux qui, comme lui, avaient le désir de s'instruire.

Cependant ses travaux constants avaient affaibli sa santé, et il mourut d'une hydropisie, le 17 Mars 1718. Son corps fut enterré dans le tombeau de sa famille, dans l'église des pères Carmélites.

Sans avoir quitté son pays, il acquit une grande perfection dans son art chéri, et sans avoir eu d'autre

maître qu'une béguine. On pourrait croire, en examinant ses paysages, qu'il avait visité l'Italie, tant il avait parfois la manière de Poussin. Sa touche était facile et légère, et son coloris bien harmonié. On estime aussi beaucoup ses marines. Les figures de ses tableaux étaient peintes par les bons maitres, tels que Marc Van Duvenède, Joseph Van der Kerckhove et Jean Ramont. Le sieur Ignace Van Toers, trésorier de la ville, demeurant rue flamande, et le sieur Du Hamel, demeurant au *Groeninge* possédaient plusieurs des tableaux de ce peintre brugeois.

Louis De Deyster.

Issu d'une honorable et ancienne famille bourgeoise, il naquit vers 1656. Ayant montré de bonne heure un goût prononcé pour la peinture, il fut confié aux soins de Jean Maes, bon peintre d'histoire et de portraits. Bientôt il résolut de faire le voyage d'Italie avec son fidèle ami Antoine Van den Eeckhoute et demeura pendant six ans tantôt à Rome, tantôt à Venise, toujours accompagné de son ami. Ils revinrent aussi ensemble dans leur patrie et rarement vit-on une intimité plus fraternelle. Il finit par épouser la sœur d'Antoine Van den Eeckhoute et en eut deux enfans. L'aînée, Anne de Deyster, prit les goûts de son père, et devint une artiste assez renommée.

Louis fut reçu maître de la corporation des peintres, le 14 Octobre 1688. Comme il était d'un caractère fort timide, ses talents demeurèrent longtemps cachés au point qu'il était à peine connu dans sa patrie.

Son atelier était le monde entier pour lui. Même après que ses œuvres eurent acquis de la réputation, on ne voyait presque jamais l'artiste. C'était un défaut, car l'artiste doit se produire, rarement va-t-on chercher un Protegène ou un Phidias qui se cache dans son intérieur. Quelques tableaux d'un haut mérite firent pourtant à la fin accourir les disciples, et il fut forcé d'accepter les hommages dûs à son talent. Il se surpassa dans une grande composition représentant la mort de la Sainte Vierge. On admire encore aujourd'hui plusieurs tableaux de ce maître, dans diverses églises de Bruges, et entr'autres à St-Jacques. Il approche beaucoup parfois, pour le coloris et le dessin, de la manière d'Antoine Van Dyck. Ses qualités personnelles lui attirèrent l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent. Surchargé de besogne, il achevait tout avec le même soin et la même attention. Il finissait beaucoup plus ses esquisses que la plupart des peintres.

A son retour de Rome, la ville de Bruges possédait peu d'amateurs, et encore moins de connaisseurs, par suite des guerres qui affligeaient la Flandre à cette époque, mais bientôt, par les talents et l'amour des beaux arts qui animait De Deyster, le goût de la peinture reprit faveur et plusieurs personnes formèrent des cabinets à grands frais.

S'il avait pu se tenir dans les bornes de sa profession, sa fortune se serait rapidement accrue, mais à cause de son goût pour tout ce qui appartenait aux beaux arts, il se mit à faire des clavecins, des orgues, des vio-

lons et des carillons. Il sacrifia ainsi un talent dans lequel il excellait, à l'inconstance de son imagination; et de premier peintre de son époque, il devint médiocre artiste dans d'autres branches.

Par là il perdit peu à peu son temps, ses disciples, ses amis et sa fortune. Enfin il fut forcé de vendre jusqu'à ses dessins, pour vivre, et plus tard, de composer à la hâte des tableaux ou des esquisses. Quelquefois il était sur le point de périr de besoin.

Il mourut âgé de 55 ans, en l'année 1711, après avoir éprouvé une longue maladie, qui ne fit jamais fléchir sa philosophie, ni la fermeté de son caractère.

La manière de De Deyster était large, dans le goût Italien; son dessin et sa composition sont remarquablement bons. Il donnait beaucoup de caractère aux figures, et faisait fort bien les pieds et les mains. Il excellait aussi dans la gravure à l'eau forte. Après sa mort sa fille aînée vendit à un Anglais les cuivres qu'il avait burinés; mais malheureusement le bâtiment sur lequel on les transportait en Angleterre, périt, de sorte que les exemplaires gravés qui existent aujourd'hui sont d'une grande rareté.

La Loge des bourgeois, maintenant l'academie des beaux-arts, possédait plusieurs de ses tableaux qui furent détruits, avec beaucoup d'autres, lors de l'incendie du 26 Janvier 1755.

Dans la belle chapelle dite du Saint Sacrement, près de l'ancienne boucherie (aujourd'hui place Simon Stevin), il peignit sept compartiments réprésentant des scenes de la passion. L'origine de cette chapelle est assez curieuse. C'était d'abord un cabaret. Un jour un voleur sacrilège déroba dans la collégiale de St-Sauveur le vase renfermant les saintes hosties et alla les jeter dans

les latrines de ce cabaret. Plusieurs miracles ayant fait découvrir cette horrible profanation et le coupable, celui-ci fut puni de mort comme il le méritait, et pour remédier autant que possible à la souillure faite au Saint Sacrement, on changea le cabaret en chapelle, que l'on décora élégamment en marbre noir et blanc.

Anne De Deyster.

Fille du précédent, elle était douée des talents les plus remarquables, peignait assez bien pour que les connaisseurs se méprennent souvent entre ses copies et les originaux de son père; elle brodait à l'aiguille avec une perfection rare, et jouait de presque tous les instruments. On dit que ce fut ce talent musical de sa fille qui perdit le père, et lui inspira une telle passion pour cet art, qu'il en voulut apprendre la théorie, lorsqu'il avait déja atteint l'âge de 50 ans.

Anne De Deyster mourut en 1746, sans avoir été mariée. Elle écrivit la vie de son père.

Marc Van Duvenede

Naquit à Bruges vers 1674. Il était fils de Jean et de Marie De Corte. Ayant dès son jeune âge montré un goût très-prononcé pour le dessin, on le plaça comme élève chez Jean-B[te] Herregoudts, et il fut inscrit sur le registre de la confrérie des peintres le 26 Juillet 1689. Ce n'est que onze ans plus tard qu'il passa maître dans la corporation.

Il quitta alors sa patrie pour se rendre en Italie, habita d'abord Naples pendant deux ans, puis suivit avec le plus grand succès, quatre autres années durant, l'école de Charles Maratti. Ayant acquis par différentes preuves la conviction de son talent, il retourna dans sa ville natale, composa quelques tableaux pour les églises et bientôt il reçut des commandes de toutes parts. Ami d'une vie paisible, et se voyant un avenir assuré, Van Duvenede songea à se marier et épousa Marie-Anne Velders. Malheureusement pour l'art, cette union eut pour lui l'effet du séjour de Capoue sur les soldats d'Annibal. Sa femme gagnait beaucoup d'argent par le commerce des dentelles, d'où résulta dans la famille une grande aisance qui, jointe à un penchant naturel pour la paresse que possède la plupart des artistes célèbres, fit que Van Duvenede ne travaillait

presque plus. Cette vie oisive et matérielle amena sa perte, il contracta une grave maladie chronique qui, après l'avoir longtemps tourmenté, l'entraina au tombeau, le 4 Février 1730. Il fut enterré en l'église paroissiale de St-Jacques, dans la chapelle de St-Antoine.

Il avait été un des plus zélés fondateurs de l'academie de dessin, peinture et architecture, à Bruges, en 1717.

Ses tableaux sont dans le goût de ceux de son maître Carlo Maratti, bien dessinés, peints largement et avec facilité. Il y a deux époques dans sa manière. On distingue parfaitement ceux qu'il composa à son retour d'Italie, d'avec ceux qu'il fit durant son mariage.

Joseph Van Den Kerchove.

Natif de Bruges et élève d'Erasme Quellyn, d'Anvers, qui fut émerveillé du talent et de la facilité que déployait ce jeune homme. Après quelques années d'étude, Van Den Kerchove quitta sa patrie, mais n'alla pas plus loin qu'en France. Le séjour de Paris lui fut très-utile pour son art. Après avoir parcouru la plupart des villes de France, il épousa une Française et revint se fixer à Bruges, où le 12 Janvier 1695, il fut inscrit comme maitre sur le registre de la corporation des peintres. Ses œuvres furent tellement goûtées, qu'en peu de temps il ne put plus satisfaire aux nombreuses demandes qu'il recevait de toutes parts.

Il peignit à Ostende le plafond de l'hôtel-de-ville; cette composition grandiose représentait l'*Assemblée des Dieux*, et fut admirée des connaisseurs.

Quelques portraits qu'il peignit pour ses amis, parurent si beaux, que plusieurs habitans des villes voisines vinrent à Bruges, afin de se faire peindre; Van den Kerchove, charmé du bénéfice que ce genre de peinture lui rapportait, y consacra une grande partie de son temps, au lieu de continuer le genre historique, ce qui a privé sans doute la postérité de bien des chefs-d'œuvre qu'aurait produit son pinceau, et qui ne seraient pas tombés dans l'oubli, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent des portraits, même les mieux faits. Plein de zèle pour la propagation des principes de son art, il songea à ériger une academie de dessins et de peinture, communiqua ce projet à son meilleur ami Marc Van Duvenede, et aidés par Jean-B^te^ Herregoudts, Josse Aerschot, et plusieurs autres amis des arts, nos deux artistes, après bien des contrariétés, parvinrent à leur but. Van Den Kerchove fut élu professeur, et on lui donna pour habitation les chambres du réz-de-chaussée de la Loge des bourgeois, dont l'étage était destiné à servir de salle d'étude pour les jeunes gens.

Malheureusement pour la nouvelle institution, notre peintre mourut en 1724, et l'académie fut fermée. Ce ne fut qu'en 1739, que cette école fut ouverte de nouveau, par les soins et le zèle de Mathias De Visch.

La couleur de Van Den Kerchove est chaude, son dessin très-correct, et sa composition toujours noble. Il connaissait bien les lois de la perspective, et généralement ses fonds sont ornés de bâtiments d'une belle architecture.

Nicolas Vleys.

Ce peintre était d'une très-ancienne et honorable famille de Bruges. On ignore quel fut le maître qui lui enseigna les premiers principes de son art. De bonne heure, il se rendit en Italie et fréquenta l'école de Carlo Maratti, où il fut le condisciple de Van Duvenede. Après un assez long séjour à Rome, il revint dans sa ville natale, et fut fait maître dans sa profession, le 10 Décembre 1694.

Il épousa Madeleine De Ceuninck, dont il eut deux fils, François et Jean. Sa femme tenait une boutique d'objets d'or, d'argent et autres articles de ce genre, dans la rue d'Oudenbourg. Vleys n'a laissé que peu de tableaux, et l'on ignore l'année de sa mort. Son fils François s'adonna aussi à la peinture, mais seulement en amateur. Ayant embrassé les ordres, il devint chapelain de la cathédrale de St-Donat en 1736, et mourut en 1761.

Mathias De Visch.

Ce peintre naquit en 1702, dans la commune de Reningen, châtellenie de Furnes. Son père était bailli d'une des seigneuries de ce canton, et avait une nombreuse famille.

Le jeune De Visch, montrant un grand penchant pour le dessin, fut envoyé à Bruges, n'étant encore qu'un enfant. Grâce à sa facilité et aux leçons de Joseph Van Den Kerchove, il fit de rapides progrès, et dès 1721, un an après l'ouverture de l'académie, il remporta le premier prix.

En 1723, il partit pour Paris, où il ne demeura que peu de temps, et se rendit de là en Italie. Un jour que dans ses courses il descendait en barque la rivière du Pô, avec plusieurs autres passagers, il arriva qu'un d'entre eux, homme riche et puissant, dit en regardant un individu tout contrefait et ridiculement laid qui était aussi sur la barque: « Je voudrais bien qu'il y eut ici » un peintre qui put me donner la ressemblanec de cet » homme. »

De Visch entendit ces paroles, ne fit semblant de rien, se retira dans un coin et au bout de quelques instants présenta au noble étranger le portrait le plus frappant et le plus comique du petit bossu. Grand fut

l'étonnement de celui qui avait fait le souhait, de le voir aussi rapidement exaucé. Il remarqua la hardiesse et la facilité du crayon de l'artiste, et l'engagea à venir avec lui, ce que De Visch accepta. Ce fut là l'origine de la bonne fortune de notre peintre qui demeura fort longtemps auprès de son bienfaiteur, et qu'il ne quitta qu'entrainé par l'ardent désir d'aller étudier les antiques à Rome. Plus tard il fréquenta, à Venise, l'école du célèbre J. B. Piazetta. Toujours désireux d'approfondir de plus en plus les secrets de son art, il voulut voir aussi Parme et Plaisance. Il fit dans cette dernière ville un assez long séjour, et eut le bonheur d'y épouser une femme riche; mais l'aisance de sa nouvelle position ne put lui faire oublier la patrie, et il vînt se fixer à Bruges, après une absence de neuf ans.

Le premier tableau qu'il y exécuta fut la scène d'Agar et d'Ismaël dans le désert, tableau qui fut placé dans la chapelle de St-Léonard de l'église de St-Jacques. Le mérite de cette composition attira les plus grands éloges au peintre, qui dès-lors reçut autant de travail qu'il en pouvait faire.

Il avait pris une maison le long du canal, non loin de la Loge des bourgeois, et habituellement plusieurs peintres et amis des beaux arts se réunissaient chez lui. A leur sollicitation, il établit, en 1735, dans sa demeure une école d'après le modèle vivant. Ce cours avait déjà beaucoup d'élèves, lorsque deux ans après, De Visch épousa en seconde nôces, Pétronille Yweins, et par suite la petite académie fut dissoute. Cependant notre peintre aimait trop son art, pour ne pas tâcher de trouver le moyen de former des élèves d'une autre manière. Comme le président et plusieurs confrères de l'ancienne académie établie par Van Duvenède, existaient encore, il mit

tout son zèle à relever cette institution. Enfin, en 1739, l'academie fut de nouveau ouverte au public, et Mathias De Visch fut choisi à l'unanimité comme professeur.

Plein d'activité, il parvint en peu de temps à donner quelqu'éclat à cet établissement, par les élèves qu'il forma. Bruges possède encore plusieurs œuvres de ce maître, entr'autres deux grandes compositions qui se trouvent dans l'église des Carmes-Déchaussés, rue d'Ostende. L'une représente l'offrande d'Abraham et de Melchisedech, l'autre l'offrande d'Elie à Dieu, en présense du roi Achab et des faux prophètes. Il y a beaucoup de richesse d'exécution dans ces deux tableaux.

De Visch peignit aussi le portrait d'une manière supérieure. Il montra qu'il réunissait les deux genres à un haut dégré, dans la représentation de Marie-Thérèse assise sur son trône et couverte d'une robe de dentelles, qu'il peignit pour la ville de Bruges, et qui se trouve actuellement dans la salle de la bibliothèque (1).

L'academie de Bruges étant devenu la proie des flammes, le 29 Janvier 1755, De Visch perdit la plus grande partie des croquis, des modèles et des esquisses qu'il avait rapportés d'Italie, ce qui lui causa un tel chagrin, que de quelque temps, il fut hors d'état de reprendre ses études.

---

(1) Les États de Flandre avaient fait hommage à S. M. l'impératrice Marie-Thérèse d'une superbe robe en dentelles de Bruxelles qui lui plut tellement, qu'elle se fit peindre sous ce costume, par le peintre de la cour, et envoya ce tableau en cadeau aux États de Flandre comme un gage de sa satisfaction. Il fut placé à Gand dans la salle des États, et Mathias de Visch fut invité par la ville de Bruges à aller en prendre une copie, ce qu'il exécuta avec un talent remarquable.

On sait comment cet établissement fut reconstruit au bout d'un an, par les dons multipliés des amis des arts, et comment il fut de nouveau ouvert aux élèves.

De Visch recommença ses cours, et quoiqu'il travailla avec beaucoup d'ardeur à donner du lustre à l'académie, le chagrin de la perte qu'il avait faite, et qui était irréparable pour un artiste, le consuma sourdement: enfin il tomba malade, et mourut au bout d'un an, le 23 avril 1765, à l'âge de 63 ans. Il fut enterré dans l'église paroissiale de St-Jacques.

Sa perte fut vivement sentie par chacun, car il était universellement aimé, tant à cause de son talent, que pour son affabilité et sa douceur. Ses élèves surtout l'adoraient.

Henri Pulinx.

Ce sculpteur remarquable naquit le 1 avril 1698. Son père était d'une très-honorable famille bourgeoise de Bruges. On ne sait quel fut son premier maitre. A cette époque se trouvait au couvent des Recollets, un frère laïc nommé Jean Bocksent, lequel avait acquis une certaine renommée en sculpture, par les nombreuses productions dont il avait orné le couvent.

Le jeune Pulinx qui connaissait déjà fort bien le dessin, tacha de se lier avec Jean Bocksent, et de devenir son élève. Enfin comme en 1719 on construisait, à l'église collégiale de St-Sauveur, un nouvel orgue dont un certain Plancke était chargé d'exécuter les ouvrages de sculpture, Pulinx, pour se faire connaître, tailla de son propre mouvement et sans que personne l'en eut chargé, un bel ange, grandeur naturelle, pour être posé au dessus de l'orgue. Son travail terminé, il exposa sa statue aux regards du public, et reçut les éloges les plus flatteurs des connaisseurs. Cette approbation donnée à l'œuvre d'un tout jeune homme, excita l'envie de Plancke, et par de sourdes menées, il fit si bien, qu'il parvint à faire refuser la statue de son rival, au grand regret des amis des arts et en dépit de l'opinion publique qui s'était hautement prononcée.

Ce contre-temps ne découragea point notre artiste, qui continua à cultiver ses talents avec ardeur. Il s'adonna surtout à la sculpture en bois, et construisit en peu de temps plusieurs confessionnaux, autels, chaires de vérité, et autres pièces semblables.

Dans la chapelle du St-Sang, sur le Bourg, on voit encore des bas-reliefs en chêne, sculptés par Pulinx, et représentant des scènes de la passion de Jésus-Christ. Ces objets attirent à juste titre l'attention des connaisseurs. Il fit pour la même église, une chaire d'une forme toute particulière. C'est une sphère dont le segment supérieur est enlevé, et sur laquelle sont taillées les parties du monde, les mers, le zodiaque etc.

Notre artiste, voulant montrer qu'il savait aussi bien assouplir le marbre que le bois, pour leur faire rendre les conceptions de son génie, fit, en 1741, pour l'église des Augustins à Bruges, une pierre tumulaire pour

Jeanne-Marie Ancheman (1) dame de Marck ; il y sculpta en relief, la figure du Temps et deux enfants représentant la fragilité et la faiblesse de la nature humaine. Ce morceau surpassait en pureté de dessin et en beauté, tout ce que notre artiste avait exécuté jusqu'alors; les connaisseurs le comparèrent aux plus belles œuvres du célèbre Quesnoy.

Comme on peut bien se l'imaginer, la réputation de Pulinx s'étendit dans tout le pays et il fut chargé peu après de la confection du mausolée à élever à la mémoire de Henri-Joseph Van Susteren, XIVme évêque de Bruges. Ce monument devait être placé dans le chœur de l'église cathédrale de St-Donat. Il fut achevé en 1747 et fit l'admiration des étrangers et des artistes. On voyait l'évêque en grand costume étendu sur le mausolée. La ressemblance de la figure surtout était frappante. Auprès de lui se tint debout une femme avec une corne d'abondance ainsi qu'un jeune enfant un livre à la main et pleurant. L'inscripton suivante se lisait au-dessous :

INCOMPARABILI SUO MOECENATI,
PATRONO MUNIFICENTISSIMO OPTIMO PATRI
HENRICO - JOSEPHO VAN SUSTEREN,
XIV HUJUS CIVITATIS EPISCOPO,
QUALI QUANTOQUE VIRO VI KAL. MART. 1742 VITA FUNCTO,
HOC MAUSOLEUM PERENNI GRATI ANIMI SYMBOLO
SEMINARIUM BRUGENSE BONORUM EJUS EPISCOPALIUM
HÆRES EX ASSE FILIALI PRORSUS PIETATE
EREXIT.

---

(1) Cette dame descendait d'une très-ancienne famille, originaire de la Bourgogne. Dans l'histoire de Guillaume Paradin, sur les antiquités de cette province, on trouve au sujet de cette famille que: *Nullius vero clarius illic nomen habetur quam Anchemanorum quod ad familiæ vetustatem, divitiarumque splendorem attinet.*

Comme pendant à ce monument, Pulinx exécuta, en 1758, le mausolée de Jean-Baptiste-Louis de Castillion XVe évêque de Bruges. La statue du prélat est couché, la partie antérieure du corps legèrement soulevée. Il regarde St-Jean-Baptiste, son patron, qui se tient debout près de lui. Il y a encore d'autres accessoires travaillés avec le même soin que le reste de cette œuvre, digne d'attention.

Pulinx, non seulement était excellent sculpteur, mais il avait encore des connaissances étendues sur toutes les branches des beaux-arts et s'exprimait fort bien. Ses talents lui valurent la protection des magistrats de Bruges qui le nommèrent directeur des travaux de la ville. Cette place était loin de fournir une pâture suffissante à ses conceptions, et comme d'ailleurs les grands ouvrages de sculpture se présentaient assez rarement à exécuter, il songea, pour employer son activité, à élever une fabrique de faïence et d'objets en terre cuite, et obtint du souverain, en 1753, octroi pour cet établisement. Non content de cela, il commença à faire une imitation de la porcelaine, mais il y mit beaucoup d'argent.

Devenu vieux, il eut le malheur de perdre la vue, et enfin, après une courte maladie, il mourut le 17 Février 1781, à l'âge de 84 ans, et fut enterré dans l'église collégiale de Notre-Dame.

Il avait épousé mademoiselle Anne Van Walleghem.

Son fils, Henri Pulinx avait appris le dessin de son père, et commença même à peindre avec quelque talent, car c'était un homme de beaucoup de moyens. Son père l'ayant envoyé à Paris, il s'y adonna presque exclusivement à l'architecture, et après un certain temps, étant revenu à Bruges, il déploya de grandes connaissances dans plusieurs ouvrages dont on le chargea, ce qui le fit

nommer, en 1751, directeur de la navigation et des travaux maritimes de la Flandre. Il montra surtout son talent comme ingénieur par la reconstruction du fameux sas de Slyckens, qui s'était écroulé en 1553, et fut reconstruit en 1757, sous la direction d'Henri Pulinx et de J.-B^te^ Malfeson. Il grava sur cuivre le plan, l'élévation et le profit de ce beau travail hydraulique.

Il fit aussi plus tard le plan de la maison provinciale de détention de Gand, dont la construction fut achevée en 1772.

Henri Pulinx mourut subitement, six ans après son père.

Jean Van Hecke.

Il naquit à Dadizeele, village à quelques lieues de Bruges, en 1699, et comme il montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour les arts, il fut envoyé dans cette ville pour y apprendre le dessin. Ensuite entrainé par son goût pour la sculpture, il devint l'élève de Pulinx et fit de rapides progrès. Après avoir exécuté quelques pièces qui le firent connaître avantageusement, il eut enfin l'occasion de montrer ce qu'il savait, dans une œuvre d'une plus haute portée. En 1743, il fut résolu de faire une nouvelle chaire de vérité dans l'église collégiale de Notre-

Dame, et ce travail fut confié à trois des meilleurs sculpteurs de Bruges. Jean Van Hecke exécuta la chaire et la statue qui la soutient, représentant la Foi; Pierre Van Walleghem se chargea de la statue de la Vérité qui est placée audessus de la chaire, et Philippe Schaerlaecken sculpta les anges et les chérubins qui l'entourent.

Ce travail est d'une belle exécution, et attire l'attention des connaisseurs. On peut y voir ce que Van Hecke pouvait devenir; mais peu ambitieux, ami d'une vie paisible, il négligea de tirer parti de ses moyens, et mourut le 25 Mai 1777, sans avoir recueilli la part de renommée qui lui était due pour ses talents.

Pierre Pepers

Né à Bruges, vers 1730, ce sculpteur remarquable montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour le dessin, et son père l'envoya à l'académie pour y apprendre les premiers principes de cet art, sous Mathias De Visch. Au bout de quelque temps, après avoir beaucoup dessiné d'après des modèles en plâtre, il prit un goût prononcé pour la sculpture, reçut des leçons dans cette partie de Pierre Van Walleghem et

y fit des progrès étonnants. Il donna au public un exemple curieux de son talent, durant le rigoureux hiver de 1751, où l'on vit tomber une quantité extraordinaire de neige, au point qu'il y en avait une couche de près de deux pieds d'épaisseur dans toutes les rues. Le jeune Pepers demeurait sur le Marché aux poissons, et un beau matin quel ne fut pas l'étonnement des passants en apercevant devant sa maison un dauphin colossal très-artistement fait en neige, et portant un enfant sur le dos. Les proportions les plus régulières étaient données à cette œuvre de sculpture d'un nouveau genre, et les artistes mêmes ne purent s'empêcher d'admirer l'art déployé dans ce travail de Pepers. Durant plusieurs jours il y eut une affluence considérable autour de ce singulier monument.

La même année notre artiste partit pour Paris, afin de se perfectionner, et se présenta à Michel-Angelo Slodts, sculpteur du roi, lequel remarquant des dispositions toutes particulières dans son nouvel élève, l'employa à plusieurs de ses grands travaux, entr'autres il prit part à l'exécution de la tombe du cardinal de la Rochefoucauld, ainsi qu'à celle du célèbre maréchal duc de Saxe, qui fut placée dans l'église luthérienne à Strasbourg. Pepers travailla encore aux statues colossales qui ornent le frontispice de l'église de St-Sulpice, à Paris. Il se fit plus particulièrement connaître par une petite statue de Cupidon qu'il sculpta en marbre, pour madame de Pompadour, maîtresse du roi, et qui fut généralement admirée à la cour.

Enfin après avoir travaillé à Paris jusqu'en 1759, il revint à Bruges, et pour y donner un échantillon de son talent, il exécuta en terre une statue de la Charité entourée d'enfants. Ce groupe de grandeur naturelle

était d'un dessin sévère, d'un beau travail et d'une grande délicatesse. M. Joseph Veranneman, seigneur de Watervliet en fit l'acquisition, pour cinquante livres de gros.

En 1761 il sculpta en pierre, l'écu des armes de la ville, avec ses tenants, l'ours et le lion. Ce morceau fut placé audessus de la pompe sur le Marché aux œufs, et mérite l'attention, surtout par l'énergique expression du lion. Il est fâcheux que l'on prenne si peu de soin de cette belle œuvre. Pepers fit encore pour sa ville natale, en 1767, la statue de St-Jean Népomucène, placée sur le pont de l'Eechoute.

Comme Pepers travaillait avec beaucoup de facilité, il modela un grand nombre de statues plus grandes que nature, qui lui étaient demandées par plusieurs personnages marquants de la ville. Nous ne ferons mention ici que d'un Hercule terrassant un lion, exécuté pour le château de l'évêque Robert Caïmo, et de St-Pierre et St-Paul qu'on peut voir aujourd'hui dans la cour du palais épiscopal, toutes pièces d'une belle exécution.

L'abbé de St-André fit construire, en 1779, un bel autel pour être placé dans le chœur de son église; Pepers se chargea du bas-relief à mettre sur le devant de l'autel où il représenta une descente de croix avec des Chérubins qui entourent le Christ, et le pleurent. Son fils, Pierre Pepers (1), sculpta un des Chérubins de cette œuvre pleine de délicatesse et de goût.

---

(1) Ce jeune homme qui montrait déjà de grands talents, et promettait de marcher dignement sur les traces de son père, fut enlevé à la fleur de son âge.

Depuis quelque temps Pepers était miné par une maladie de langueur. La phthisie se déclara, fit des progrès rapides et, le 28 juin 1785, notre artiste paya son tribut à la mort, à l'âge de 54 ans. Il fut enterré au nouveau cimetière général, hors la porte Ste-Catherine.

Le frère Augustin Baude composa pour lui l'épitaphe suivante :

'T is Pepers die hier light, het wondcr van syn tyd,
Wiens naem en lof is aen d'onsterflycheyd gewyd;
Syn konstig beitel-werk in marber kan bewysen,
Dat ik niet onverdiend hem op syn grafsteen prysen,
Tot roem der Brughsche stad, g'lyck Grieckenland verkreegh
Toen Apelles pinceel voor Mentors beitel-sweegh.

Englebert Van Der Woude.

Van Male en parle comme l'ayant personnellement connu, à l'âge de 74 ans et lorsque déjà il était réligieux à l'abbaye des Dunes, à Bruges, depuis 53 ans. Partageant son temps entre la culture des lettres et celle de la peinture, il avait réuni un grand nombre de tableaux dont ses propres productions n'étaient pas les moins remarquables. C'était surtout dans la miniature qu'il réussissait le mieux.

Il remplit les charges de sous-prieur et de prieur dans son couvent, et fut aussi directeur du couvent des

réligieuses de Groeninghe, à Courtrai. Il vivait encore en 1718, et possédait une des plus belles collections d'objets d'arts qu'il y eut à Bruges.

Norbert Heylbrouck.

Le père de cet artiste était graveur de la monnaie de sa Majesté, à Bruges, où il était venu demeurer avec sa famille en 1749, pour y exercer son état, lors de l'ouverture de la monnaie. Le jeune Norbert, descendant de père en fils, depuis trois générations, de graveurs de grand talent, montra dès son jeune âge les dispositions les plus heureuses pour cet art. Son père lui enseigna les principes de dessin, avant de l'envoyer suivre les leçons de l'académie. En 1757, il remporta le premier prix, et partit peu de temps après pour Paris, afin de s'y perfectionner. Il vint ensuite se fixer à Bruxelles, mais les circonstances politiques dans lesquelles se trouvait le pays, étaient très-défavorables aux beaux-arts, aussi trouva-t-il peu de travail, et bientôt il se décida à chercher fortune ailleurs. Il choisit Gand pour séjour, mais n'y ayant pas non plus réussi selon ses désirs, il revint à Bruges, et fut nommé en 1775, professeur adjoint de l'académie. Tant de courses inutiles avaient abattu son courage, ce qui,

joint à la faible santé dont il jouissait, lui occasionna bientôt une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau le 8 décembre 1785.

Cet artiste est moins connu que ne le méritait son talent. Il possédait de la chaleur dans l'exécution, et une grande facilité de composition. L'on rencontre de temps en temps des planches gravées qui portent son nom.

Jean Garemyn.

Ce peintre naquit à Bruges le 15 avril 1712. Son père exerçait le métier de tonnelier, et sa mère ayant perdu prématurément son mari, envoya son jeune fils comme enfant de chœur à l'église de St-Donat. Dès lors il montra sa vocation pour la peinture, car partout où il trouvait du papier et des plumes, il dessinait des figures de toute espèce, des ornements et des points de vue. Roch Aerts, sculpteur assez renommé de ce temps, qui fréquentait habituellement la maison de la mère de Garemyn, ayant vu plusieurs des compositions de cet enfant, fut frappé de la facilité de leur exécution, et engagea la mère à le lui confier pour qu'il apprit les principes du dessin. Celle-ci consentit facilement et Aerts commença à donner des leçons, avec beaucoup de succès, au jeune

Garemyn, qui n'avait encore que sept ans. Malheureusement il perdit ce protecteur, ce qui eut mis fin à ses études artistiques, si quelques personnes, charmées de ses dispositions heureuses, ne lui eussent fourni les moyens de fréquenter les leçons de l'académie qui s'était ouverte sous la direction de Joseph Van den Kerchove. Au bout de trois ans, les circonstances ayant de nouveau privé Garemyn de cet avantage, il fut abandonné à ses propres efforts pour continuer à étudier le dessin, excepté quelques leçons que lui donnait, de temps en temps, le sculpteur Henri Pulinx. A cette époque, Louis Roons, peintre de Courtrai, vint habiter Bruges, et Garemyn étudia encore avec ardeur sous ce nouveau maitre, au point qu'en 1728, il se sentit assez fort pour voler de ses propres aîles, et se mit à travailler pour son compte.

Deux ans après il lia connaissance avec Jacques Beernaert, peintre d'Ypres, qui avait un talent particulier pour les tableaux de genre, et un coloris très-remarquable. C'est à lui que Garemyn dut cette chaleur de couleur qui font encore aujourd'hui rechercher beaucoup ses bons tableaux par les connaisseurs.

L'activité, le courage et l'application infatigable à l'étude qu'il montra constamment, peuvent être proposés comme exemple aux jeunes artistes. Jamais il ne laissait écouler un jour sans avoir esquissé quelque partie de composition. C'est sans doute pour rappeler cette assiduité au travail, qu'en 1730, il peignit son propre portrait, au-dessus duquel un enfant montrait du doigt cet adage d'Apelle:

NULLA DIES SINE LINEA.

Mathias De Visch étant revenu d'Italie en 1732, Garemyn, toujours désireux de se perfectionner de plus en

plus dans son art, tâcha de lier connaissance avec ce maître, et gagna bientôt toute son amitié.

En 1736, André Wyts, imprimeur de la ville de Bruges, entreprit d'imprimer la grande Chronique de Flandre, en 4 volumes in-folio, avec gravures sur cuivre. Garemyn dessina et grava plusieurs sujets pour cet ouvrage ; l'on y remarque une grande facilité de dessin, ainsi que beaucoup d'adresse dans le maniement du burin.

Comme il avait une connaissance particulière de la perspective, il réussissait surtout à rendre parfaitement les fabriques et batiments qui embellissaient ses compositions. Ses tableaux sont nombreux, et l'on en voit encore beaucoup dans les églises. C'est à lui qu'est dû le crucifiement qui orne le maitre-autel de l'église catholique de l'Écluse. En 1750, il peignit dans l'espace de treize jours pour l'église de St-Gilles, le tableau représentant les pères de la Trinité rachetant des esclaves chrétiens au Dey d'Alger. Cette pièce fera toujours le plus grand honneur au peintre et mérite toute l'attention des artistes, par son exécution supérieure. En 1768, il composa pour le maitre-autel de l'église de Ste-Anne, le gracieux sujet de Ste-Anne, qui enseigne la lecture des saintes écritures à sa fille Marie, en présence de St-Joachim. Au haut du tableau, Dieu le Père est assis sur des nuages que supportent des anges, et le Saint Esprit descend sur la Vierge. Cette toile est comparable à celle des meilleurs maitres.

Le vicomte Pierre François Vincent De Vooght fit, vers le même temps, don à la société des Archers de St-Sébastien, d'un tableau de Garemyn que l'on voit encore dans la salle de réunion de cette société, et qui représente St-Sébastien attaché à un arbre et percé de flèches.

Le même artiste fit encore, en 1760 et 61, pour l'église de Ste-Anne, six tableaux; l'offrande de Caïn et d'Abel, l'offrande d'Abraham et d'Isaac, l'offrande d'Abraham et de Melchisedech, la manne qui tombe du ciel pour nourrir les Hébreux, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher et Élie nourri par un Ange. Ces compositions sont riches d'ordonnance et de couleur. En 1777 on commanda à Garemyn trois grandes toiles pour être placées à côté du maître-autel de l'église de St-Gilles. La première nous présente St-Jean de Matha qui vient présenter à l'évêque la bulle du Pape confirmant l'institution de l'ordre des pères de la Trinité; la seconde, le même saint qui délivre des chrétiens de l'esclavage d'Alger, et la troisième, qui ne fut achevée qu'en 1782, l'arrivée à Ostende de N. De Mulder, natif de Bruges, après sa délivrance de l'esclavage en Afrique; son père vient à sa rencontre et il tombe à ses pieds.

La renommée de Garemyn avait grandie, aussi recevait-il des commandes de tous côtés, et il serait beaucoup trop long d'énumérer les divers tableaux qui sortirent de son pinceau, tant pour les églises de Courtrai, que pour les riches particuliers de Bruxelles, de Gand et de Bruges.

Doué d'une grande facilité, il imitait tantôt le genre de Teniers, tantôt celui de Rembrandt, ou d'autres maîtres, et quoiqu'il ne fut pas toujours également heureux, plusieurs de ses tableaux ont conservé une haute valeur artistique.

Après la mort de Mathias De Visch, Garemyn fut élu, en 1765, en qualité de premier professeur de l'académie de Bruges, fonctions auxquelles il renonça après les avoir remplies avec zèle durant dix années. Il entretenait, du produit de son talent, une sœur et sa vieille mère pour laquelle il montra toujours le plus grand

amour et le dévouement le plus entier. Après le décès de ces deux personnes, il conçut l'idée, quoique déjà vieux, de se marier et épousa Françoise Achtergael, le 2 Mai 1791, à l'âge de 79 ans et 17 jours, sa fiancée n'en ayant que 24.

Il est certain que, si Garemyn avait fréquenté les écoles de peinture de France et d'Italie, il serait devenu le premier artiste de son époque. On lui a reproché des défauts de correction dans le dessin de plusieurs de ses tableaux, mais il savait voiler ces fautes par une habilité remarquable dans l'ensemble, par la chaleur de son coloris et par le mouvement et l'action qui animent ses sujets.

Ami du travail et de l'ordre jusqu'à la fin de ses jours, il finit par acquérir beaucoup d'aisance; car tout le monde voulait avoir de ses tableaux.

Il mourut le 28 Juin 1799, âgé de 87 ans, 2 mois et 8 jours, et fut enterré au cimetière de St-Jacques.

Paul Cyfflé.

Cet artiste, né à Bruges en 1724, et dont le père était orfèvre, apprit le dessin de Jean Van Hecke, et fut un des premiers élèves de l'académie, lorsqu'elle fut de nouveau ouverte en 1739.

Après avoir fait de grands progrès, il partit en 1741 pour la France, se rendit à Paris, et alla y demeurer auprès d'un de ses oncles, orfèvre comme son père. Il y demeura durant sept ans cultivant le dessin et la sculpture avec ardeur. Ne trouvant pas dans cette ville à travailler selon ses désirs, il se dirigea sur la Lorraine et parvint à s'y faire connaître de Stanislas Lecsinski, roi de Pologne, et duc de Lorraine, qui, charmé de son talent, le nomma directeur de la fabrique royale de porcelaine à Luneville. Il déploya beaucoup de connaissance dans cette place, par la manière dont il sut former des moules en terre de toutes les figures et groupes qu'il composait et qui étaient ensuite fabriqués en porcelaine.

Lors du voyage de Christiern VII, roi de Danemarck, en France, ce souverain passa par Luneville, pour faire une visite au roi de Pologne, et alla examiner la fabrique de porcelaine. Cyfflé, après un discours adressé au monarque en sa qualité de directeur de l'établissement, lui présenta un groupe en porcelaine représentant Henri IV, roi de France, auquel Maximilien de Bethune, duc de Sully, agenouillé, baise la main en signe d'hommage. L'art avec lequel ces statuettes étaient travaillées fut admiré par le roi de Danemarck, qui accepta cet objet en donnant de grands éloges à l'artiste. Notre compatriote épousa une demoiselle de Lorraine, dont il eut quatre enfants. Après la mort de Stanislas Lecsinski, qui arriva le 23 Février 1766, le duché de Lorraine passa au pouvoir de la France. La ville de Nancy, pour éterniser cet événement, demanda à Cyfflé de former un moule pour couler la statue de Louis XV, qui réussit parfaitement et fut érigée en grande pompe; elle mérita les éloges de tous les connaisseurs.

La mort du roi de Pologne avait été une perte très-sensible pour lui, après laquelle il résolut de rentrer dans sa patrie. Il revint en conséquence à Bruges, vers la fin du mois d'Avril 1777. En passant par Bruxelles, il offrit au prince Charles-Alexandre duc de Lorraine, une statue en porcelaine haute de deux pieds et demi, qui était un véritable portrait de ce prince, tant les traits du visage, la tournure et la pose avaient de ressemblance; il y joignit plusieurs autres groupes, pouvant servir à orner un dessert. Un an après il partit pour Vienne, et alla présenter à l'impératrice Marie-Thérèse différentes pièces de sa composition, en la suppliant de le prendre sous sa royale protection. L'impératrice lui témoigna la plus grande bienveillance et lui donna une lettre écrite de sa propre main, qu'elle lui recommanda de remettre de sa part au prince Charles à Bruxelles.

Il avait l'intention de s'établir définitivement à Bruges, et avait demandé à obtenir gratis, par l'intercession de la cour, l'ancienne fabrique de verre de la ville, située près de l'église de Ste-Anne, afin d'y établir une manufacture de porcelaine. Ce bâtiment abandonné depuis longtemps, était dans un grand état de délabrement, de sorte qu'il demandait aussi que la ville voulut bien y faire les réparations nécessaires.

Ce projet rencontra diverses objections et l'exécution en traîna en longueur. Sur ses entrefaites les États de Flandre conçurent l'idée, en 1780, d'ériger une statue à Marie-Thérèse, comme comtesse de Flandre, et avaient résolu d'employer Paul Cyfflé pour exécuter le moule et couler la dite statue; mais cette entreprise fut aussi arrêtée par la mort de l'impératrice, le 22 Novembre 1780. Notre artiste dégoûté par tous ces contretemps, quitta de nouveau Bruges, se retira dans le comté

Joseph Bernard Suvée.

Il était fils de Henri et de Jacqueline De Vrient. En 1751, n'étant encore âgé que de huit ans, il fut confié aux soins de Mathias De Visch, qui lui enseigna le dessin. Il fit d'étonnants progrès, surpassa bientôt tous ses condisciples et obtint, en 1761, le premier prix d'après le modèle vivant. Deux ans après, il obtint le même honneur dans l'architecture, et partit peu après pour Paris où il fréquenta l'académie de St-Luc. Ses succès y furent les mêmes qu'à l'académie de Bruges, et, en 1764, il obtint encore une fois le premier prix d'après le modèle vivant.

Il se mit alors à suivre les leçons de l'académie royale de peinture érigée par Louis XIV en 1643, et dirigée par Bachelier, peintre du roi. Bientôt il fut couronné de nouveau et devint l'ami du directeur qui, frappé de son talent, lui donna les soins les plus constants. Le jeune artiste reçut bientôt le surnom de second Bachelier, par sa belle manière de peindre. Un de ses tableaux surtout attira l'attention du public; ce fut le fils de la veuve de Naïm rappellé à la vie. Ce sujet était traité avec une force extraordinaire.

En 1766 l'on érigea à Paris l'école gratuite de dessin dont l'ouverture eut lieu le 10 Septembre, et Joseph



P. De Vlamynck lith.

Imp. de Simonau

SUVÉE.

Suvée en fut nommé professeur. Il donna tous ses soins à cette place et même pendant quelque temps il laissa reposer son pinceau. Peu d'années après, un grand concours fut ouvert, où l'on proposa pour sujet le combat de Mars et de Vénus devant Troie. Suvée travailla pour ce concours et produisit un tableau si remarquable pour le dessin, le coloris et l'invention, qu'il fut à l'unanimité proclamé vainqueur, le 31 Août 1771. La toile avait cinq pieds de France de largeur et quatre de hauteur. A ce prix était attaché une pension pour mettre le lauréat à même d'aller habiter Rome pendant une année.

Le 5 Septembre on apprit à Bruges cette heureuse nouvelle, et les amis des arts, ainsi que la plupart des habitants en montrèrent une telle joie, qu'il y eut le soir une illumination spontanée. Suvée devait arriver le 16 Octobre dans sa ville natale; l'on fit donc les plus grands préparatifs pour le recevoir avec pompe. Le bâtiment de l'académie fut richement décoré de statues, de guirlandes, de festons, et d'inscriptions en l'honneur du vainqueur, toutes les rues étaient pavoisées. Au jour fixé, une belle cavalcade partit de la place des Biscayens, pour se rendre à sa rencontre, précédée par un corps de musique que suivait la déesse de la Renommée, dont la trompette portait un chronogramme annonçant la gloire de l'artiste Brugeois. Ensuite l'on voyait d'autres cavaliers les uns armés de boucliers et de flèches, les autres portant les armoiries de la ville, du Franc, des illustres maisons d'Autriche et de France; après cela venait une file de vingt-sept voitures, prêtées par la noblesse de la ville et qui contenaient les lauréats des années précédentes et les principaux d'entre les confrères de l'académie. L'une de ces voitures était traînée par six chevaux et destinée à Suvée. Ce cortège sortit par la porte Ste-Ca-

therine, et alla jusqu'à Steenbrugghe, où l'on félicita le vainqueur qu'on ramena en ville au milieu des acclamations d'une foule innombrable accourue pour prendre part à la joie et au triomphe de leur compatriote. D'abord on le conduisit à l'académie où le secrétaire lui fit un compliment au nom de cet établissement, qui était fier de lui avoir donné ses premières leçons. De là il fut mené à l'hôtel-de-ville pour y recevoir les félicitations du magistrat par l'organe du greffier Bruno Schynkele, puis le trésorier Philippe Le Bailly, seigneur de Tilleghem lui présenta au nom de la ville, deux chandeliers d'argent avec un porte-mouchettes; présent que l'on avait coutume d'offrir à ceux qui avaient remporté le premier prix à l'université de Louvain. Cette cérémonie terminée, Suvée fut invité à s'asseoir à un superbe banquet de 120 couverts, préparé dans la grande salle des délibérations. Sur la cheminée était placée une statue représentant la pucelle de Bruges, montrant au lauréat le temple de la renommée, au dessous duquel on lisait ces vers qui prouvent qu'à cette époque la poésie française n'était guère cultivée à Bruges :

Ce n'est pas sans raison, Suvée, que la patrie
Vous témoigne sa joie avec tant de bonté
Non, car si dans son sein vous reçutes la vie,
Vous lui prouvez du moins que l'immortalité
Est le prix des travaux de son académie.

Le banquet se termina au milieu de la joie la plus franche et la plus cordiale.

Suvée après avoir passé cinq ou six jours à Bruges, retourna à Paris pour y continuer ses travaux. Il y acheva quelques tableaux, et partit pour Rome où il se mit à fréquenter assiduement les leçons de l'académie royale

de France, dont Mr Vien était directeur. Il s'appliqua surtout à l'étude des antiques, composa un grand nombre de tableaux, et après être resté à Rome le temps qui lui était accordé, alla visiter le royaume de Naples, la Sicile, et l'île de Malte, passa ainsi six années à étudier les chefs-d'œuvre des grands maitres et ne retourna à Paris qu'au mois d'Août 1778. Il y exposa l'année suivante, au salon du Louvre, plusieurs des produits de son pinceau, et se fit une brillante réputation.

Par suite d'un tableau allégorique sur la liberté accordée aux beaux-arts par l'édit du mois de Mars 1776, il fut nommé peintre du roi et membre de l'académie de Paris.

En 1780, il épousa Melle Du Rameau, peintre de portraits en miniature, et fille de Du Rameau, peintre du roi.

Chaque fois qu'il y avait une exposition au Louvre, il y envoyait plusieurs de ses toiles et toujours elles méritaient et obtenaient l'approbation générale.

Très-assidu au travail et composant avec une grande facilité, il fit un nombre remarquable de tableaux.

Au mois de Décembre 1792, la place de directeur de l'academie royale à Rome, étant devenu vacante, l'on choisit Suvée pour remplir ces honorables fonctions; mais les circonstances politiques l'empêchèrent de se rendre à son poste pour le moment; même il fut jeté en prison durant la tourmente révolutionnaire. La chute de Robespierre l'ayant rendu à la liberté, et les Français s'étant emparés de Rome et de l'Italie, il reçut encore une fois l'invitation de partir. Il vint dire adieu à sa ville natale le 12 Janvier 1799, retourna à Paris et se préparait à se rendre à Rome, lorsqu'on apprit que les Français avaient quitté cette ville.

Les affaires avaient enfin pris une tournure moins orageuse, le pape Pie VII avait été rétabli sur son trône pontifical, la paix était conclue, et Bonaparte avait pris en main les rênes du gouvernement, sous le titre de premier consul. Alors ce départ de Suvée si longtemps remis, put s'exécuter, et au commencement du mois d'Octobre 1801, il alla diriger l'école française à Rome.

Malheureusement pour l'art et pour les artistes Belges, il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car il mourut subitement le 9 Février 1807.

Après la mort de Suvée, ses compatriotes, par reconnaissance et pour rendre hommage à son grand talent, élevèrent un monument à sa mémoire en plaçant son buste en marbre au Panthéon. Son portrait a été bien gravé d'après un tableau peint par lui-même, vers 1777.

Mademoiselle Gertrude De Pelichy.

Elle naquit dans la province d'Utrecht en 1744. Son père, après la mort de son épouse, vint s'établir à Bruges avec ses enfants, vers 1753, et y devint, deux ans après, échevin du territoire du Franc, bourgmestre en 1768, et mourut en 1791.

Sa fille, pour qui les plaisirs du monde avaient peu d'attraits, et qui montrait les plus heureuses disposi-

tions pour les arts, apprit les principes du dessin de Paul De Cock. Ses efforts furent couronnés du plus grand succès, et après s'être perfectionnée dans les différentes parties du dessin, elle s'appliqua avec la même ardeur à l'étude de l'architecture et de la peinture. Douée d'une facilité étonnante, elle fut bientôt en état de copier les tableaux des bons maîtres, en saisissant leur faire avec habileté. En 1767, elle partit pour Paris, et y alla demeurer dans le couvent des Dames de l'instruction chrétienne. Loin d'abandonner les arts, elle prit des leçons du célèbre Suvée, fréquenta tous les établissements qui pouvaient l'éclairer sur l'instruction qu'elle souhaitait acquérir, et étudia avec soin l'anatomie comme indispensable à l'art qu'elle affectionnait.

Elle peignit à Paris plusieurs tableaux avec un goût exquis. Entr'autres elle copia d'après Bachelier un cheval qui se défend contre un loup. Ce morceau remarquable qu'elle envoya à son père, fut exposé au public dans la grande salle de l'académie, en 1772, et attira l'attention par la pureté du dessin et la vivacité du coloris.

Gertrude De Pelichy ne quitta Paris qu'en 1777, et revint à Bruges, où elle peignit encore plusieurs bons tableaux, parmi lesquels on remarque le portrait de l'empereur Joseph II et celui de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse.

Son talent la fit nommer membre honoraire de l'académie impériale et royale de peinture à Vienne, en Autriche, où elle avait envoyé de ses ouvrages.

Sa santé, après quelques années d'un travail assidu, l'obligea d'abandonner l'art qui fesait tous ses délices. Dès lors elle continua à résider à Bruges, où elle mourut dans sa maison, rue Traversière, le 6 Mars 1825, à l'âge de 81 ans et demi.

Mr Van Huerne de Puyenbeke et le baron De Pelichy, possèdent plusieurs des tableaux de cette dame artiste et un grand nombre de ses études et de ses dessins.

Mr Suvée professa toujours pour son talènt une véritable admiration.

Charles Van Poucke.

Ce sculpteur naquit à Dixmude le 17 Juillet 1740, et dès son enfance vint habiter à Bruges auprès de son oncle Jean Van Poucke, maître de chant à l'église cathédrale de St-Donat.

Il fréquenta les leçons de l'académie avec ardeur et succès, et ayant embrassé de préférence l'étude de la sculpture, il devint l'élève d'Henri Pulinx, et annonça dès lors qu'il deviendrait un grand artiste.

En 1763, Van Poucke partit pour Paris, y travailla quelque temps dans l'atelier des meilleurs maîtres, puis se dirigea vers Rome. Son application et les beaux modèles antiques qu'il avait sous les yeux, lui profitèrent si bien, qu'au bout de deux ans, les Italiens eux-mêmes disaient qu'il était le meilleur des jeunes sculpteurs de Rome.

Son premier ouvrage remarquable fut un devant d'autel en marbre blanc, qu'il fit pour l'église de l'hospice de St-Norbert. Il y sculpta en bas-relief Notre Dame descendant des cieux et présentant à St-Norbert l'habit blanc

de son ordre. En 1774 il exécuta encore, pour Mr Louis-Emmanuel Van Outryve, seigneur d'Ydewalle, qui se trouvait alors à Rome, la statue d'une jeune fille jouant aux osselets. Cet ouvrage était plein de délicatesse et de grâce.

Van Poucke voulut aussi visiter Naples, où peu après son arrivée il reçut l'invitation de la part de l'impératrice douairière Marie-Thérèse, de faire le buste de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche, reine de Naples et de Sicile, ainsi que les médaillons de ses enfants. Le plus beau marbre blanc fut employé à ce travail, et lorsqu'il fut achevé, ces portraits furent placés sur des piedestaux de porphyre, enrichis d'ornements en métal doré. Il partit pour Vienne avec ces objets en 1776, les présenta à l'impératrice qui témoigna toute sa satisfaction pour leur belle exécution. Après avoir fait donner à l'artiste 800 ducats, outre un cadeau d'une bague en diamants et d'une tabatière en or pesant neuf onces, elle ordonna de placer les portraits dans ses appartements privés.

Avant de quitter la capitale de l'Autriche, Van Poucke et Joseph Fernande obtinrent ensemble une audience de congé de Marie-Thérèse qui donna à chacun une médaille en or, offrant d'un côté son portrait et de l'autre celui de son fils Joseph II, et de plus 50 ducats comme frais de route. Avec cet argent, nos deux artistes prirent une voiture et revinrent dans les Pays-Bas.

Van Poucke se dirigea sur Gand, et entreprit d'exécuter en marbre, pour l'église de St-Bavon, les statues des apôtres St-Pierre et St-Paul, de neuf pieds de hauteur. Puis il vint à Bruges, le 26 Septembre 1776. Delà il alla visiter son vieux père et ses amis à Dixmude, y resta quelque temps, puis retourna à Rome mettre la dernière main à des travaux qu'il avait laissés à moitié terminés.

Malgré le succès qu'il rencontrait en Italie, il ne put se résoudre à y demeurer définitivement, et songeait depuis longtemps à se fixer dans sa patrie. Enfin en 1778, pour mettre ce projet à exécution, il emballa ses nombreuses études, modèles, statues, bas-reliefs etc. qui remplissaient 24 caisses, et les embarqua à Livourne sur un bâtiment qui faisait voile pour la Flandre. Malheureusement en passant durant la nuit devant Barcelone, ce vaisseau fut heurté par un autre qui le coula à fonds. Quoique cette perte fut immense pour notre artiste, il ne perdit point courage, tacha de réunir une autre collection qui put servir à remplacer la première, comme sujets d'étude, et cette fois s'embarqua en même temps, et après un heureux trajet, mit pied à terre à Ostende, au mois de Septembre 1779.

Bruges ne lui offrant point assez de ressources pour son art, et ayant d'ailleurs encore à exécuter ses statues de St-Pierre et de St-Paul, il se fixa à Gand, et y termina cette œuvre magnifique qui répandit sa renommée par tout le pays, et fit rechercher avec enthousiasme les sculptures de ce maître. Il exécuta aussi le monument funéraire, élevé par la société de médecine à la mémoire du célèbre anatomiste Palfyn, et le mausolée de l'évêque Van Eersel, composition poëtique et gracieuse.

L'église collégiale de St-Sauveur à Bruges ayant fait exécuter, en 1780, une nouvelle chaire de vérité, on invita Van Poucke à sculpter en marbre blanc, sous forme de médaillons, les têtes des quatre évangélistes, ce qu'il fit avec un rare bonheur; mais le plus beau travail que l'on ait de lui en cette ville, est la statue représentant la religion enveloppée d'une longue draperie funéraire, et entourant de ses bras l'urne qui renferme les cendres de Robert Caïmo, XVI[e] évêque de Bruges, dont elle pleure

la perte. L'artiste sut donner au marbre les contours les plus gracieux et les plus suaves, et produisit un travail vraiment digne de l'Italie. Cette statue qui était destinée à orner le mausolée de l'évêque, fut placée en 1782 dans l'église de St-Donat et depuis a été transportée dans le chœur de l'église de St-Sauveur, où les étrangers et les amateurs viennent encore journellement l'admirer.

Van Poucke montra encore son talent dans l'exécution de la statue qui orne le chœur de l'église paroissiale de St-Jacques à Gand, et dans des morceaux de sculpture commandés pour l'église de Malines.

Plusieurs des ouvrages de cet artiste sont à l'étranger; la statue de l'Espérance, faite pour la cathédrale d'Ypres fut la dernière et une de ses plus élégantes productions. Il fut enlevé à sa famille et aux arts le 12 Novembre 1809. Ses obsèques eurent lieu dans l'église de St-Bavon.

Joseph Fernande.

Cet artiste, fils d'un maitre-couvreur, naquit à Bruges le 1 Octobre 1741. Ce fut encore un des nombreux élèves de Mathias De Visch, qui illustrèrent l'académie de Bruges. Après s'être perfectionné dans le dessin, il reçut des leçons de sculpture de Jean Van Hecke, et partit pour Paris en 1768, où il fréquenta l'académie de St-Luc, et au bout de peu de temps y remporta une médaille d'honneur.

A cette époque, ses études furent empêchées par un malheureux accident qui faillit ravir un excellent artiste à la Flandre. Chargé de l'exécution de quelques statues qui devaient orner le château du comte de Tessé, premier écuyer de la reine, sur la route de Versailles, il fit, durant le placement une chûte du haut d'un échaffaudage et se rompit le bras. Il fut immédiatement transporté à Versailles, et ce ne fut qu'après plusieurs mois de souffrance, qu'il se guérit assez bien pour reprendre peu à peu ses travaux. Quoique désolé de la perte de temps occasionnée par ce malheur, au milieu de ses succès, il sentit la nécessité de doubler son zèle et son ardeur et de ne point se laisser abattre. Lauréat de l'académie de St-Luc, il travailla avec tant de constance, qu'aidé par sa facilité naturelle, il le devint bientôt aussi de l'académie royale dont il s'était mis à fréquenter les leçons.

Le comte de Tessé n'avait point oublié que c'était en travaillant pour lui que Fernande s'était vu dans le cas de perdre la vie. Il recommanda notre artiste au comte d'Argenteau, ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse auprès de la cour de Versailles, et le lui présenta. L'ambassadeur prit une telle amitié pour le jeune sculpteur, qu'il envoya plusieurs de ses ouvrages au prince de Starhemberg, alors ministre plénipotentiaire à la cour de Bruxelles, lequel les fit passer à Vienne, où Marie-Thérèse, qui aimait et protégeait les beaux-arts, trouva tant de talent à notre artiste, qu'elle lui accorda de suite une pension de 600 florins sur sa cassette, durant six années, pour lui donner les moyens de voyager en Italie.

En conséquence Fernande se rendit à Rome, s'y appliqua surtout à l'étude des beaux modèles antiques et fit

des progrès étonnants. Le bonheur voulut qu'en ce temps l'archiduc Maximilien, fils de l'impératrice, vint en cette ville, et Fernande s'étant présenté à lui, et lui ayant fait connaître qu'il jouissait d'une pension de Marie-Thérèse, pria le prince de pouvoir obtenir l'honneur de faire son portrait. Lorsqu'il y eut achevé ce buste, il le coula en plâtre et se dirigea sur Naples, afin de montrer son travail à la reine.

Celle-ci, enchantée de la belle exécution et de la parfaite ressemblance de la tête de son plus jeune frère, demanda à l'artiste Brugeois de la lui laisser, et le gratifia de 50 ducats, comme frais de route.

Fernande demeura pendant trois ans à Rome, puis il résolut de retourner dans les Pays-Bas, et emballa toutes ses études et surtout le portrait en marbre de Maximilien. Arrivé à Florence, l'archiduc Léopold, grand-duc regnant de Toscane, lui fit demander s'il ne pourrait pas voir le buste de son frère. Flatté de cet honneur, Fernande s'empressa de satisfaire à cette invitation et Léopold lui témoigna sa haute satisfaction et l'assura de toute sa bienveillance. Il lui conseilla de se rendre à Vienne, au lieu de retourner de suite aux Pays-Bas, et d'offrir le marbre à l'impératrice. Le duc lui donna même une lettre de recommandation, pour qu'il fut plus sûr du succès.

Fernande, comme l'on peut le croire, n'eut rien de plus pressé que de suivre cet avis, partit de suite pour Vienne, obtint une audience, et reçut les éloges les plus flatteurs de l'impératrice, qui fit placer le buste dans ses appartements privés, et donna à l'artiste une tabatière émaillée en or, du prix de 200 ducats, et renfermant trois cents ducats.

Il demeura quelque temps à Vienne, après quoi il se

disposa à partir; mais avant, il alla remercier l'impératrice de toutes ses faveurs, et en reçut encore une médaille d'or, 100 ducats, comme frais de route, et une lettre autographe de recommandation pour son altesse royale le prince Charles-Alexandre, duc de Lorraine, à Bruxelles.

Il se rendit aussitôt dans cette ville et fut très bien accueilli par le prince; mais il ne s'arrêta pas longtemps en ce lieu, plein du désir de revoir sa ville natale, où il rentra, après sa longue absence, le 28 septembre 1776.

Il y jouit du bonheur de revoir ses anciens amis et maîtres, qui furent fiers de retrouver tant de talent joint à des qualités aussi aimables. Plusieurs mois se passèrent sans que Fernande songea à autre chose qu'au plaisir qu'il goûtait au milieu des témoignages d'affection dont on l'entourait. Enfin il résolut de se fixer à Bruxelles comme étant une ville qui lui offrait plus de ressources pour cultiver son art. Peu après il fut nommé statuaire du prince Charles-Alexandre, et sa renommée s'étant étendue en France, durant un voyage qu'il fit à Paris au commencement de 1779, il fut présenté à la reine, à Versailles, par le comte d'Argenteau, et obtint la permission d'exécuter son buste en marbre. Toute la cour admira la finesse et la délicatesse de ce travail, lorsqu'il fut achevé. L'auteur reçut l'invitation d'aller le faire voir d'abord à la cour de Bruxelles et puis de le présenter à l'impératrice à Vienne. Six cents ducats furent donnés par cette souveraine pour ce buste qu'elle fit placer à côté de celui de Maximilien, et Fernande rentra à Bruxelles au mois de septembre 1779.

Il y acheva plusieurs ouvrages en marbre tant pour le duc Charles-Alexandre que pour des particuliers. Ce

prince, grand ami des arts, étant mort à son palais de Tervueren, le 4 Juillet 1779, son altesse Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche et son époux, Albert-Casimir, duc de Saxe-Tesschen, lui succédèrent en qualité de gouverneur des Pays-Bas. Fernande fut chargé par eux de sculpter une Flore en marbre, de grandeur naturelle.

Les circonstances politiques qui survinrent le forcèrent de quitter Bruxelles, et il vint demeurer à Bruges où la révolution française fit de notre artiste un assesseur de juge-de-paix. Il vécut ainsi plusieurs années paisiblement dans sa ville natale, ne s'appliquant plus guère à la sculpture qui, comme les autres branches des beaux-arts, avait été étouffé par la guerre, et il mourut enfin subitement et sans maladie le 10 Août 1799. On l'enterra au cimetière de St-Sauveur.

Jean-François Legillon.

Issu d'une noble famille, originaire de France, notre peintre naquit à Bruges, le 1 Septembre 1739, de Pierre Legillon et de Marie-Thérèse de l'Espée. Il perdit son père lorsqu'il n'avait que onze ans. Dès lors il montra la vocation la plus décidée pour le dessin, barbouillant les portes et les lambris de la maison de toutes sortes de figures et de groupes tracés au charbon. On conseilla à sa mère de laisser suivre à l'enfant les leçons de l'académie, ce qu'elle fit, mais comme dans le même temps,

il s'appliquait à ses humanités sous les pères Jésuites, ses progrès dans le dessin furent peu sensibles. Son extrême facilité pour cet art ne perçait que lorsqu'on le laissait libre d'entraves, et lorsqu'il pouvait crayonner au hasard ses bizarres conceptions d'enfant.

A l'âge de vingt ans, il fut envoyé à Rouen pour y étudier le français, et y continuer ses études dans l'art du dessin, sous J-B. Descamps, professeur de l'académie de cette ville. Dès lors il suivit ces dernières leçons avec tant d'ardeur, et fit de si rapides progrès, que deux ans après il remporta le premier prix, et revint ensuite pour quelque temps au sein de sa famille. Il retourna à Rouen, en 1763, et continua à y donner tout son temps aux beaux-arts; malheureusement un travail trop continu lui occasionna alors une faiblesse dans les yeux, qui l'obligea à suspendre ses travaux. Afin de remettre sa santé et sa vue, il parcourut plusieurs des principales villes de France, visita Paris, Marseille, Toulouse, revint en 1769 à Marseille, où pour la première fois il reprit ses crayons. Un an après il s'embarqua pour Civita-Vecchia, parcourut l'Italie et ne revint dans sa patrie qu'en 1774. Quoiqu'il eut une grande défiance de son talent, convaincu qu'il n'avait point fait de progrès dans ses études artistiques, il voulut néanmoins que ce qu'il savait, fut utile au public, et admit quelques élèves, entr'autres Gérard De San, Jean Verbrugghe, N. Van De Steene, auxquels il communiqua ce que son expérience et ses voyages lui avaient appris.

Quatre copies, peintes par Perignon, à la gouache, donnèrent à Legillon le désir de peindre à l'huile, car jusqu'alors il avait cru n'avoir nulle disposition pour ce genre, et il peignit trois petites pièces d'après des études qu'il avait en portefeuille. Ce premier essai ne

fut pas des plus heureux, aussi préféra-t-il continuer ses compositions au crayon.

Après avoir fait un nouveau voyage à Paris en 1779, Legillon partit pour la Suisse, séjourna quelque temps à Lausanne et à Fribourg, continuant toujours à exécuter une quantité d'études de paysages et d'animaux. Dans cette dernière ville il fit encore trois petits sujets à l'huile. A son retour à Bruges, il composa quatre autres paysages sur toile qui annonçaient un immense progrès depuis son premier essai.

Ne trouvant pas à Bruges de quoi satisfaire son goût pour les arts, il se rendit à Paris en 1782, résolu de s'y fixer définitivement, et de s'adonner entièrement à la peinture et au dessin.

Quelques artistes de ses amis lui conseillèrent de copier d'après de bons maîtres, mais il sentit bien que ce n'était pas le moyen pour lui d'arriver au but qu'il désirait atteindre et que le grand maître qu'il lui fallait, c'était la nature. Durant l'été de 1783, il se retira dans le bois de Fontainebleau, y passant toutes ses journées à prendre des esquisses des beaux sites, points de vue et études de tout genre qui s'y rencontraient en quantité.

Il faisait le plus grand nombre de ces études à l'huile et en plein air.

Assuré lui-même de ses progrès, il continua ce genre de vie pendant trois ans, exclusivement livré à l'art, et au bout de ce temps, les artistes, ses amis, furent dans le plus grand étonnement de voir les tableaux qu'il leur présenta, et dont la vérité de dessin et de couleur était des plus remarquables.

En 1787, il reçut la visite d'un membre de l'academie royale, que Legillon ne connaissait nullement et

leur détresse, ils eurent recours à Suvée, pour lequel ils avaient une lettre de recommandation de Paul De Cock, professeur de l'académie de Bruges, qui leur donna toute l'assistance possible. André De Muynck leur fut aussi fort utile et trouva à les placer pour le moment dans l'atelier d'un de ces peintres qui font des portraits du pape et des cardinaux pour les vendre aux gens de la campagne. Nos deux jeunes artistes gagnèrent ainsi leur vie pendant assez longtemps; mais le genre de travail qu'on leur imposait les ennuyant fort et ne leur profitant guère, ils quittèrent Rome après avoir employé leurs loisirs à examiner les productions des grands maitres, et se rendirent à Paris. Là, Lauwers eut le malheur de perdre son ami qui tomba dangereusement malade, fut transporté à l'hôpital et y mourut.

Il chercha à remplir le vide que lui causait cette perte, en s'appliquant avec plus d'ardeur encore qu'auparavant à étudier la peinture. Par accident il fit la connaissance d'un riche Hollandais qui, charmé de son talent, l'emmena avec lui à Amsterdam. Lauwers se mit à y copier plusieurs tableaux renommés, entr'autres quelques-uns de Gérard Dow, et ce maître lui plût tellement, qu'il adopta sa manière, tacha de bien la saisir et s'éleva, après un certain temps, à un assez haut degré de perfection. Comme déjà en 1789, les productions de Gerard Dow étaient si estimées qu'on donnait jusqu'à 25 ducats pour un petit tableau dans son genre, l'on peut bien s'imaginer que notre Brugeois trouva une ample moisson à faire, en imitant le maître hollandais.

Il acquit même beaucoup de réputation par son talent, et eut bientôt l'occasion d'épouser une jeune personne d'Amsterdam, nommée Marie De Frey et fort à son aise

Quoiqu'assuré d'un avenir tranquille maintenant, il n'abandonna point ses pinceaux, mais au contraire mit encore plus de soins dans l'exécution de ses tableaux. Enfin son extrême assiduité au travail lui occasionna une maladie de langueur qui finit par amener une hydropisie dont il mourut le 21 Décembre 1800, à l'âge de 47 ans. Il ne laissa point de postérité. Son décès laissa vacante une place parmi les membres de l'academie royale d'Amsterdam, et sa perte fut généralement sentie, car quoiqu'il fût à peine à la fleur de l'âge, il était déjà parvenu à une grande perfection dans son art, et l'on pouvait attendre de lui de grandes choses, dont sa mort prématurée priva l'avenir.

Pierre Goddyn.

Le père de ce peintre, né à Bruges le 5 Février 1752, était Eugène Goddyn, maître maçon, et sa mère se nommait Marie Pepers.

A l'âge de vingt ans, il obtint à l'académie le premier prix d'après le modèle vivant, après avoir été couronné déjà plusieurs fois les années précédentes dans les autres classes.

Plein d'enthousiasme pour la peinture, incapable de se laisser rebuter par les obstacles, et animé par ses premiers succès, il voulut parcourir la France et l'Italie,

pour y puiser aux bonnes sources. Il séjourna assez longtemps à Paris, puis se rendit à Rome où il travailla avec ardeur.

L'académie de Parme avait proposé pour le concours de 1782 le sujet traité par Virgile dans son second livre, lorsque Sinon est amené devant les Troyens auxquels il conseille d'introduire le cheval de bois dans leurs murs.

Goddyn déploya la plus grande verve dans cette belle scène, montra ce qu'une étude assidue de l'antiquité lui avait donné de force et de goût, et remporta le premier prix, consistant en une médaille de la valeur de cinquante ducats. Il grava lui-même son tableau sur cuivre à Rome et dédia cette gravure à François-Xavier Simon, écoutète de Bruges et président de l'académie de cette ville.

Après être resté encore quelque temps en Italie, notre artiste revint dans sa patrie, le 25 Janvier 1784. Les autorités de Bruges allèrent au devant de lui, et le ramenèrent au milieu d'une brillante cavalcade, au son des cloches et du carillon. Le secrétaire de l'académie lui lut un discours de réception en français, puis on lui présenta une médaille d'honneur, et il fut invité à un banquet préparé à l'hôtel-de-ville.

En signe de reconnaissance de cet accueil flatteur, Goddyn fit don à l'académie de deux tableaux allégoriques, représentant l'un la géométrie et l'autre les mathématiques.

Depuis il continua à s'adonner à la peinture avec un talent toujours croissant, composa plusieurs tableaux pour Bruges et d'autres villes de la Flandre, et fit aussi un assez grand nombre de portraits. Il mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle.

Gérard De San.

Ce peintre, né à Bruges le 30 Mai 1754, apprit les principes du dessin de Jacques Prince, fréquenta ensuite l'académie où il dévéloppa de grands moyens; puis ayant su que Legillon avait établi une école d'amateurs chez lui, il devint l'élève de ce maître. Travaillant avec activité, il fit, sous la direction de Legillon, de nombreux dessins d'après nature et quelques tableaux à l'huile, un entr'autres pour M. L'Espée, seigneur de Straeten.

En Septembre 1781 il se rendit à Marseille, s'y embarqua pour Livourne, faillit périr au milieu d'une tempête terrible, et arriva enfin heureusement à Rome dans le mois de Novembre. Il se mit aussitôt à fréquenter l'académie papale de St-Luc établie au Capitole et s'appliqua avec tant de succès à se perfectionner dans son art, que le 15 Septembre 1782, il obtint une des six médailles distribuées par cette institution.

L'année suivante l'académie de Parme proposa pour sujet de concours un tableau représentant, d'après la description de Virgile, l'enlèvement du Palladium hors du temple de Troie, par Ulysse et Diomèdes. De San s'occupa avec ardeur à jeter sur la toile l'idée qu'il avait conçue à ce sujet, et réussit si bien qu'il remporta le second prix consistant en une médaille d'or de vingt-cinq livres de gros. Ce fut un certain Gas-

par Landi, peintre de Plaisance, qui mérita le premier prix. Ce succès donna à notre artiste un nouveau courage, il s'étudia surtout à imiter les grands maîtres de l'école italienne, et son talent fut assez apprécié pour que les amateurs recherchassent beaucoup ses compositions.

L'académie de Parme ouvrit un nouveau concours en 1784 et donna pour sujet Samson livré aux Philistins par Dalila. Quoique surchargé de travail, De San crut devoir concourir, exécuta en très peu de temps une grande composition, et remporta encore le second prix.

Avec ces témoignages honorables du progrès que lui avait fait faire son séjour dans le pays classique des beaux-arts, il quitta l'Italie, pour retourner dans sa patrie.

Revenu dans sa ville natale, où sa réputation l'avait précédée, il reçut bientôt un grand nombre de commandes, et exécuta plusieurs portraits qui, pour l'expression, le coloris et la hardiesse de la touche, approchaient de ce qu'il y avait de mieux en ce genre.

En 1794, craignant les commotions publiques et les troubles dont Bruges était ménacé par suite de l'invasion des Français, il partit pour la ville de Groeningue, en Frise, où son frère Joseph De San, religieux Augustin du couvent de Bruges, remplissait les fonctions de curé catholique.

Le talent de notre artiste le fit bientôt connaître en Hollande. Il exécuta d'abord le tableau du maître-autel de l'église catholique, représentant le martyre de Ste-Barbe, ensuite deux autres de moindre dimension, la conversion de St-Augustin et la mort de ce père de l'église. On fut si charmé de la manière large et hardie de ces compositions, qu'il fut chargé de la

confection de six autres sujets pour la même église; en outre plusieurs personnes l'avaient fait prier de peindre leurs portraits.

Un succès aussi prononcé dans une ville où il n'avait séjourné que si peu de temps, donna à De San l'idée de s'y établir définitivement avec sa famille. Il retourna donc à Bruges pour y terminer quelques affaires, et revint à Groeningue avec sa femme (1) et ses enfants le 15 Juillet 1795.

Cultivant son art avec passion, il songea à ouvrir une école de dessin et de peinture, et comme il trouva de l'encouragement et des personnes qui lui prêtèrent un puissant appui, il finit par établir une académie sur le pied de celle de sa ville natale, et bientôt elle fut très fréquentée non seulement par les jeunes gens de la ville, mais même par ceux des villes environnantes.

Cet artiste, après une honorable et longue carrière, mourut en 1829, universellement regretté par ses compatriotes d'adoption.

Joseph-Octave Van Der Donckt.

Ce peintre remarquable pour les portraits en miniature et au pastel, naquit dans la ville d'Alost le 30 Juillet 1757,

(1) Il avait épousé Marie Maertens, fille de Philippe et d'Anne Fremaut.

six mois après le décès de son père, greffier de la même ville, et qui avait épousé Caroline Janssens, native de Bruges. Il fut l'élève de Garemyn qui, remarquant sa grande facilité, le prit en affection particulière. La mère de notre artiste, était revenu dans sa ville natale, après la mort de son mari, et avait envoyé son fils chez les pères Jésuites pour y faire ses études, mais après la suppression de cet ordre, en 1773, le jeune Van Der Donckt fut destiné au commerce et envoyé à cet effet dans le bureau d'un négociant de Marseille. Sa vocation pour les arts et surtout pour le dessin se développa d'autant plus dans sa nouvelle carrière, qu'elle était plus comprimée. Dès qu'il avait une heure de loisir, il la consacrait à tracer différents sujets, et quoique sans maître, ce travail constant lui fit faire des progrès marquants.

Cependant soit dégoût et chagrin, à cause de la branche à laquelle on l'obligeait de s'appliquer, soit excès de travail, il tomba si dangereusement malade que les médecins annoncèrent qu'il y avait peu d'espoir de le sauver. La nature et la jeunesse l'emportèrent néanmoins, il se remit peu à peu, mais son patron jugea convenable de l'engager à respirer quelque temps l'air natal, et notre jeune homme revint à Bruges.

Avec la santé il regagna encore plus d'ardeur qu'auparavant pour le dessin et obtint enfin de sa mère la permission de pouvoir aller se perfectionner dans cet art à Paris. Là il obtint l'entrée de la galerie du duc d'Orléans, et y copia avec un courage infatigable les compositions des plus grands maîtres. Après un séjour de trois ans à Paris, il retourna à Bruges, où il continua à dessiner, sans se donner de repos,

des portraits au pastel, et à peindre en miniature.

Les troubles politiques l'obligèrent à quitter son paisible séjour, et il se rendit à Dunkerque en 1789, d'où il gagna Paris.

Non content du progrès qu'il avait déjà fait, il prit le parti de parcourir les principales villes d'Italie, mit près de deux ans à ce voyage, et ne revit Bruges qu'à la fin de 1791.

Étonné du peu de morceaux remarquables en pastel qu'il avait rencontré durant ses courses, et convaincu par expérience de l'effet qu'on pouvait tirer de ce genre, il s'appliqua surtout à s'y perfectionner.

Il exécuta d'abord les portraits de divers membres de sa famille et de quelques professeurs de l'académie. Son talent en ce genre s'étant bientôt fait jour, quelques-unes des premières familles de Gand l'invitèrent en 1795, à venir peindre au pastel leurs portraits, ce qu'il fit avec un rare bonheur. Ses miniatures étaient tellement recherchées, qu'on le surnommait le Phénix de ce genre.

Vers ce temps la guerre entre l'empereur d'Autriche et la France amena à Bruges des troupes auxiliaires anglaises à la tête desquelles se trouvaient les princes Ernest et Adolphe, fils du roi d'Angleterre. Ceux-ci ayant appris la réputation dont jouissait Van Der Donckt, voulurent se faire peindre en miniature par lui, et il se disposait à satisfaire à cette flatteuse invitation, lorsque les évènements appelèrent soudainement les jeunes princes sur le champ de bataille; ainsi ces deux portraits que la reine d'Angleterre avait vivement souhaité obtenir, ne purent être exécutés.

Van Der Donckt travaillait avec assiduité. Aussi un grand nombre des familles de Bruges possèdent-elles

des portraits de notre artiste, tant au pastel qu'en miniature. Voulant donner la preuve de ses connaissances dans les diverses parties de son art, il se mit aussi à peindre à l'huile, et y réussit également bien. Le dernier portrait qu'il fit de cette manière, est celui du baron De Croeser, bourgmestre de la ville de Bruges, lequel se voit dans la galerie de peinture de l'académie. La main droite n'était point encore achevée, lorsque Van Der Donckt mourut en 1814.

Augustin Van Den Berghe.

Il naquit en 1757, fut élève de Garemyn, et quoiqu'il eut obtenu plusieurs prix à l'académie de Bruges, il rencontra beaucoup d'opposition de la part de ses parents dans son projet de s'adonner entièrement aux beaux-arts, parceque l'on avait résolu de le mettre dans le commerce. A la fin il obtint la permission de se rendre à Paris. Dirigé par Suvée, il étudia avec ardeur et succès, et obtint en 1781 le second prix de peinture à l'académie royale.

Deux fois ensuite il se présenta au grand concours et chaque fois ses compositions lui attirèrent les éloges des connaisseurs, par le brillant de son coloris et la sévérité de son dessin, quoiqu'il ne fut point couronné.

De 1785 à 1789, il s'occupa exclusivement de l'étude

des grands maîtres dans la galerie du duc d'Orléans, et y exécuta plusieurs belles copies.

Alors l'amour de la patrie le ramena à Bruges, où durant quelque temps il peignit le portrait avec une véritable supériorité, mais son goût l'entraînait vers le genre historique, auquel il s'adonna avec assiduité.

Après avoir exécuté quelques tableaux d'autel, entr'autres une vision de St-Antoine de Padoue pour l'église de Zweveghem, il peignit, en 1794, pour M. Van De Maele, une Vénus pleurant la mort d'Adonis, qui, par la délicatesse et la grâce de la composition, attira l'attention de tous les connaisseurs. La même année l'académie ouvrit un concours pour tous les artistes des Pays-Bas Autrichiens. Le sujet était Œdipe maudissant son fils Polynice, en vue du bois et du temple des Euménides, près d'Athènes, tandis qu'Antigone, sa fille, intercède pour obtenir le pardon de son frère. On proposait pour prix une médaille d'or de 25 ducats.

Van Den Berghe exécuta sur ce sujet un tableau plein de sentiment et d'énergie, qui produisit le plus grand effet, lorsqu'il fut exposé aux regards du public. Le prix lui fut décerné à l'unanimité, mais à cause des circonstances politiques, ce ne fut que le 26 Juillet 1796 qu'il fut donné. A ce concours avait pris part un grand nombre de peintres de Gand, de Bruxelles, d'Anvers et d'autres villes du pays.

Les autorités civiles et militaires de Bruges se rendirent à la rencontre du lauréat à son retour de Gand, le ramenèrent en triomphe, et l'invitèrent à un banquet, après que l'académie lui eut offert, comme une marque d'honneur, une paire de chandeliers en argent,

où étaient gravés les mots: *Hæc offert vobis academia Brugensis.*

Doué d'une grande facilité, Van Den Berghe peignait aussi avec un naturel remarquable le paysage. Ses arbres, ses ciels et ses fonds de tableaux étaient surtout d'une grande vivacité de coloris et d'un bel effet.

Après un très court séjour à Bruges, notre peintre partit pour Paris, y reçut presqu'aussitôt sa nomination à la place de professeur de l'école centrale du département de l'Oise et alla établir sa résidence à Beauvais.

Cette place ayant été supprimée quelques années après, le préfet du département engagea Van Den Berghe à continuer en cette ville un cours de dessin et lui donna un logement dans l'hôtel de la préfecture. Le ministre de l'intérieur lui commanda un tableau représentant la paix d'Amiens, qu'il exécuta ainsique plusieurs autres tableaux d'histoire et quelques portraits qui ont été exposés au salon de Paris.

Maximilien-Louis Van Lede

Il naquit le 18 février 1759, et montra dès ses premières années, un goût décidé pour le dessin. En ayant appris les principes à l'académie, il travailla pendant six ans dans l'atelier de Louis Lessuwe, maître-sculpteur, qui lui donna à la vérité des leçons utiles,

sous le rapport de la partie mécanique de l'art, mais ne pouvait faire faire des progrès à son élève, sous le rapport de la théorie. Van Lede comprenant qu'il ne parviendrait point sous ce maître au but qu'il se proposait, quitta son atelier et alla profiter des leçons et des exemples de Pierre Pepers, et développa durant trois années de travail, une conception et une habileté d'exécution étonnantes.

Après ce temps il crut devoir aller étudier sur un plus grand théâtre, et partit pour Paris au mois de Mai 1781. La comparaison de beaux modèles, lui fit bientôt comprendre que, pour devenir habile sculpteur, il faut d'abord posséder à fond la science du dessin, il recommença donc cette étude, et après une application assidue, sous la direction de Suvée, qui était toujours enchanté de pouvoir faire mûrir les germes d'un grand talent ; il reprit la sculpture et travailla pendant deux ans, comme élève dans l'atelier de Monot, sculpteur du roi. C'est là que, d'après les modèles du maître, il exécuta en marbre blanc les bustes de Fréderic, prince héréditaire de Prusse, et du duc d'Angoulème.

Il suivit ensuite les leçons de Gonoy, autre sculpteur du roi, et professeur de l'académie royale, et fit plusieurs pièces remarquables, entr'autres une statue de neuf pieds de hauteur, et tenant un flambeau de chaque main. Elle ne s'appuyait que sur la pointe du pied, comme dans l'action de prendre son essor vers le ciel. Cette statue fut coulée en cuivre, et placée sur le grand escalier de l'hôtel de Galifé, qu'elle devait éclairer.

Il sculpta ensuite en marbre, d'après ses propres modèles, une Naïade, grandeur naturelle, et un buste

de Bacchante, grandeur colossale, que lui avait commandé M. de St-James, trésorier général de la marine et des colonies, et pour lesquelles on lui paya la somme de huit mille livres, non compris la valeur des blocs de marbre.

Un an plus tard, c'est-à-dire en 1787, Van Lede obtint le 28 Août, le second grand prix de sculpture au concours de l'académie royale des beaux-arts, pour un bas-relief dont le sujet était la peste, sous le règne de David. Notre artiste n'avait encore à cette époque que 27 ans. En 1789 un nouveau concours ayant été ouvert, il avait quelqu'espoir de remporter la médaille, lorsque les troubles politiques qui commençaient à agiter Paris, le ramenèrent dans sa patrie, et il revint à Bruges après huit ans d'absence, laissant derrière lui pour 50,000 francs d'ouvrages commandés.

Il s'occupa alors à tailler des ornements, des figures, des arabesques de la plus grande délicatesse d'exécution, sur des cheminées, des caisses de pendules et d'autres objets semblables, qui plurent tellement à des Anglais, amis des arts, qui se trouvaient alors à Bruges, qu'ils lui conseillèrent de transporter ces sculptures en Angleterre, où elles seraient fort recherchées. Il suivit ce conseil, débarqua à Londres et y fit la connaissance du sculpteur du roi, qui, appréciant tout son talent, eut bien voulu le garder, et lui proposa un engagement que Van Lede n'accepta point par suite de son grand amour de l'indépendance. Il poussait ce sentiment au point que toutes ses actions en portaient l'empreinte, et que souvent il passa pour bizarre, parcequ'il ne pouvait souffrir les entraves mises à sa liberté, fut-ce dans les moindres choses.

Pendant son séjour à Londres, il exécuta le modèle

de la tombe du docteur Johnson, la première qui fut placée dans l'église de St-Paul, et un autre modèle en petit, de celle du célèbre général Elliot, gouverneur de Gibraltar, qu'il défendit si vaillamment contre les Espagnols. Après être resté une année en Angleterre, durant laquelle il sculpta un assez grand nombre de pièces remarquables, il revint à Bruges, et y commença l'exécution de divers travaux dont il s'était chargé pour quelques riches familles anglaises. Il s'occupait en même temps de mécaniques, inventa même un chariot à ressorts d'une exécution curieuse, et d'autres objets d'arts; mais la sculpture fut toujours sa passion favorite.

Plus tard, ayant amassé de la fortune, il ne travailla plus que comme amateur, et après avoir passé la fin de ses jours dans le calme et la tranquillité, il mourut à Bruges le 18 Juillet 1834.

Bernard-Jean Duvivier.

Ce peintre vit le jour à Bruges, le 28 Juin 1762. Il était fils de Pierre-Judoc Duvivier, maître chirurgien, et d'Anne-Françoise Pirotyn. Encore enfant, il montra son penchant pour le dessin, et imitait toutes les petites gravures et images qui lui tombaient sous la main. Paul De Cock, professeur à l'académie, ayant par hasard vu plusieurs de ses croquis, fut frappé de la facilité

qu'il y remarqua et engagea beaucoup les parents de l'enfant à lui faire apprendre le dessin. Le père lui fit donc prendre des leçons chez Hubert De Cock, puis il continua ses études à l'académie sous les yeux de Paul De Cock, frère d'Hubert. Le jeune Duvivier fit des progrès si rapides, qu'au bout de peu de temps il exécutait de petites compositions à l'encre de la Chine, et peignit même à l'huile quelques sujets dans le genre de Teniers. Il remporta successivement à l'académie les premiers prix de toutes les classes et enfin en 1782, celui d'après le modèle vivant.

L'année suivante, son altesse Marie-Christine archiduchesse d'Autriche et son époux Albert-Casimir, duc de Saxe-Tesschen, gouverneurs généraux des Pays-Bas, étant arrivés à Bruges, on les avait prié d'honorer de leur signature le registre des confrères de la société des chevaliers de St-Georges ou de l'arbalète. Afin de conserver le souvenir de cet honneur, la société voulut avoir les portraits de leurs altesses, et ce fut le jeune Duvivier qu'on en chargea. Celui-ci composa un sujet allégorique dans lequel il fit entrer ces portraits, pour rendre plus intéressant le tableau qui est placé au-dessus de la cheminée de la grande salle de réunion. On peut déjà voir dans la manière et dans le coloris de cette toile, ce que notre artiste devait devenir plus tard. C'est à la même époque qu'il exécuta plusieurs petits tableaux de genre, pleins de délicatesse, entr'autres une vue de Blankenberghe au moment de l'arrivée des barques de pêcheurs.

Brûlant du désir de se perfectionner dans son art, il partit pour Paris au mois de Septembre 1783, fréquenta l'atelier de son compatriote Suvée, professeur de l'académie royale, où dès l'année suivante il rem-

porta d'abord une médaille d'or, dans la classe du modèle vivant, ensuite un prix de trois cents livres, fondé par M. De Latour, peintre du roi, pour l'encouragement des jeunes artistes.

L'académie de Bruges, pour lui témoigner sa satisfaction de tant de succès, lui envoya un don de cinquante couronnes.

Travaillant avec une assiduité étonnante, ses progrès furent tels, qu'en 1785, il obtint le second prix au concours de peinture.

Pendant son séjour à Paris, il fit la connaissance d'un riche particulier, nommé Boudelet, grand ami des arts, lequel, enchanté de la facilité du pinceau de Duvivier, l'engagea à aller à Rome, promit de lui en fournir les moyens, et de l'y protéger pendant trois années.

Notre artiste saisit avec empressement cette occasion favorable, et partit pour l'Italie en 1790. Dans cette patrie des beaux arts, il se livra tout entier à des études fortes et consciencieuses, et après un séjour d'environ six ans tant à Rome, qu'à Florence, à Venise et Milan, il retourna à Paris en 1796, rapportant une riche collection de dessins.

Bientôt il exposa en cette ville son Hector pleuré par les Troyens et par sa famille, tableau qui lui attira les plus grands éloges. Le dessin, la composition et le coloris, en furent également admirés. Cette charmante toile que l'on vit en 1825 au salon de la société des beaux-arts de Gand, a été gravée dans les *Annales du salon* de cette ville. On doit au gracieux et savant pinceau de Duvivier encore plusieurs autres tableaux, dont la plupart ornent les cabinets de France.

Un des plus jolis appartient à M. le baron Philippe

de Pret, d'Anvers. Il représente la Charité, entourée de trois enfants, dont l'un lui enlace le cou de ses bras. Dans ce sujet Duvivier eut à lutter contre l'immortel Raphaël qui a peint un tableau semblable.

Notre artiste s'exerça aussi avec un grand succès dans la gravure au burin, et cet art occupa presqu'exclusivement sa vieillesse (1).

Il avait épousé la fille de M. Dandillon, peintre distingué.

Joseph Ducq.

Il naquit à Ledeghem, village de la Flandre occidentale, le 10 Septembre 1762. Son père, François Ducq, était maître-chirurgien en cette commune, et sa mère, Catherine de Swarte, avait reçu la naissance à Ypres.

Le jeune Ducq montra pour le dessin une vocation si prononcée, que sans maître, et sans que rien put servir à lui donner le goût du dessin ou à l'encourager, il se mit à tracer à la plume, dans son village,

---

(1) Dans l'ouvrage intitulé: *Annales de l'école flamande moderne*, dont malheureusement il n'a paru que les deux premières livraisons, l'auteur du texte, M. Voisin, a donné une courte notice biographique sur Duvivier, dans laquelle se sont glissées quelques erreurs de date qui sont rectifiées ici.

d'après ses propres idées des figures, des fleurs, des animaux et des ornements.

Le vicaire de Ledeghem, M. De Bavières, était connaisseur en peinture et ami des arts; il fut étonné de voir les croquis de l'enfant, et comprit de suite ce qu'il y avait en lui de génie. Il commença à lui donner quelques principes du dessin, et l'ardeur de Ducq pour ce genre d'étude s'accrut de jour en jour. Cependant son père qui voulait en faire un chirurgien, le mit à l'école à Mouscron, et quoique son fils y montra de l'application pour apprendre les éléments des belles lettres, il consacrait toutes ses heures de loisir à dessiner. Son père ne voulant point le contrarier dans ses goûts, l'envoya à Bruges le 28 Septembre 1786, auprès d'une tante, femme de M. Pierre Van Den Berghe, afin qu'il pût fréquenter les leçons de l'académie.

Le professeur Paul De Cock lui donna tous ses soins, et après que le jeune homme eut remporté la plupart des prix dans les classes inférieures, il obtint enfin, en 1789, la médaille dans le dessin d'après le modèle vivant. Déjà il avait commencé à manier les pinceaux avec tant de facilité et de talent, qu'au bout de peu de temps il avait été en état de copier très-bien plusieurs toiles, d'après les bons maîtres.

Plein d'espérance après son triomphe de Bruges, il partit pour Paris le 6 Octobre 1786, y suivit les leçons de Suvée, et fit des progrès si rapides, qu'il remporta en 1792 le premier prix du dessin d'après nature.

A cette époque, en France, tout homme était appelé à porter les armes; Ducq qui ne voulait pas interrompre ses études, revint à Bruges au mois d'Octobre.

Il y demeura quelques années, poursuivant avec

ardeur, dans le silence et la solitude, la perfection à laquelle il voulait parvenir.

Ce ne fut qu'en 1795, qu'il retourna dans la capitale de la France, et cinq ans après, il reçut de l'institut national le second grand prix de peinture, avec logement au palais des beaux-arts.

Ducq partit pour Rome en 1807, passa six ans en Italie, où il composa plusieurs grands tableaux qui répandirent sa réputation au loin, et il revint à Paris en 1813.

Napoléon était tombé, les alliées avaient envahi la France et la soi-disant Sainte Alliance avait créé le royaume des Pays-Bas. Ducq avait témoigné le désir de rentrer dans sa patrie. En 1815 il fut nommé premier professeur à l'académie des beaux-arts à Bruges. Ses productions ayant été justement appréciés aux différentes expositions, il reçut le titre de peintre du roi des Pays-Bas et devint membre de l'institut royal, de l'académie royale d'Anvers, chevalier de l'ordre du Lion Belgique etc. etc.

Il mourut à Bruges, le 9 Avril 1829.

Le portrait de cet habile artiste, travaillant dans son atelier à Rome, se trouve dans le cabinet de M. Van Huerne de Puyenbeke, à Bruges, vis-à-vis de celui du graveur De Meulemeester, dans les loges du Vatican.

Plusieurs de ses compositions sont gravées dans les *Annales du Musée de Paris*, tome IX et X (1).

On trouve dans la collection de M. Steinmetz à

(1) Dans les *Annales du salon de Gand*, 1820, il y a une notice biographique sur notre peintre, ainsi que sur plusieurs autres artistes de Bruges, mais l'on y rencontre bien des erreurs de dates que nous avons rectifiées.

Bruges, plusieurs portefeuilles remplis des études, des croquis et des dessins de cet artiste. On peut ainsi suivre le progrès de son talent, depuis son arrivée à l'académie de Bruges jusqu'à ses derniers jours. Le même amateur possède en outre plusieurs études peints d'après nature, par Ducq, pendant son séjour en Italie, et qui se distinguent par une force de coloris et par une facilité qui ne se rencontrent pas souvent dans ses tableaux achevés. Nous avons trouvé dans le beau cabinet de M. Steinmetz de nombreux dessins de Suvée, de Garemyn, de Legillon, d'Odevaere et d'autres peintres Brugeois.

Pierre Ledoulx.

Cet artiste-auteur vit le jour à Bruges, le 1 Mars 1730. Il était fils de Pierre Ledoulx, conseiller, échevin et chef-homme de la ville, et de dame Rose Bouckaert. Ses parents s'apercevant de son goût pour le dessin, le destinèrent à devenir peintre, et il devint l'élève de Jean Garemyn; ensuite, il suivit les leçons de Mathias De Visch à l'académie, où ses progrès furent remarquables. En 1755, il commença en miniature une collection de toutes sortes de mouches, scarabées etc. à laquelle il travailla pendant dix ans. L'éclat du coloris et la vérité de dessin de ces peintures, furent admirés par tous les connaisseurs. Il déploya aussi

un talent remarquable dans la représentation des fleurs, dont il réunit, dans un grand volume, trois cent quatre-vingt-trois espèces exécutées avec une rare perfection.

Ledoulx avait une connaissance très approfondie de l'aquarelle, et fit de cette manière plusieurs petits tableaux de genre. En 1747 et en 1751, il peignit à l'huile les deux grands tableaux que l'on voit à la bibliothèque de la ville de Bruges, et qui représentent l'un une vue du *Spinola reye* avec le bâtiment de l'académie au fond, l'autre la place du Bourg.

Il montra encore sa facilité en imitant sur toile et à l'huile les tentures en tapisserie, qu'il décorait de paysages chinois, et qu'il parvenait à exécuter avec tant d'art, que souvent les spectateurs étaient trompés, et prenaient ces compositions pour de la tapisserie véritable, tant la ressemblance était frappante.

Si Ledoulx se fut consacré exclusivement à la peinture, sans nulle doute il serait devenu un grand peintre, mais ami des lettres autant que des beaux-arts, il s'occupa de recherches sur l'histoire des peintres et de la peinture, et composa un ouvrage sur les artistes dont sa ville natale pouvait s'enorgueillir. Ce manuscrit, plein d'exactitude et de notices inédites sur la vie des sculpteurs, graveurs, et peintres des XVIIIe et XIXe siècles, appartient aux archives de l'académie de Bruges, et nous en avons extrait la plupart des renseignements que renferme le présent volume.

Jean Beerblock.

Il naquit à Bruges le 10 Novembre 1739, d'un père qui exerçait l'état de boucher.

Sa mère désirant que son fils embrassât un autre métier, le confia, à l'âge de neuf ans, a un barbouilleur nommé Jean Hoestenberghe, en le priant de prendre chez lui l'enfant en apprentissage. Il fut reçu et employé d'abord à laver les brosses, à broyer les couleurs, et à les porter sur les échelles aux ouvriers qui étaient occupés à peindre les portes et les fenêtres des maisons.

Dèslors la vocation de Beerblock se prononça, car dans ses heures de repos, il prenait des morceaux de planches ou de toile et avec les couleurs de la boutique de son maître, n'ayant point d'argent pour en acheter, il peignait des têtes et de petites figures, qu'il cachait avec soin, de peur d'être grondé pour avoir gâté des couleurs. Le maître découvrit cependant un jour quelques-uns de ces croquis, reprimanda vertement son apprenti qu'il accusait de vol et lui enjoignit de ne plus s'amuser ainsi, sinon qu'on le renverrait.

Ce contretemps causa un grand chagrin à notre jeune peintre, mais bientôt l'occasion se représenta de livrer carrière à son imagination.

Depuis quelque temps il avait été envoyé dans plu-

sieurs maisons, comme garçon barbouilleur, pour peindre des plinthes, des armoires etc. lorsqu'un jour qu'il travaillait chez le vicomte De Vooght, celui-ci vit qu'au lieu de faire ce qui lui était ordonné, Beerblock traçait toute espèce d'ornements et d'objets de fantaisie avec beaucoup de bonheur. Étonné de tant de facilité, il questionna le jeune homme et découvrant chez lui une intelligence remarquable, il conseilla, à quelques jours de là, à Van Hoestenberghe, de l'envoyer à l'académie pour y suivre les leçons de Mathias De Visch.

Cette faveur fut accordée à l'apprenti qui s'appliqua avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'en 1772 il remporta le premier prix de la composition, ou dessin d'imagination, d'après un sujet donné. Dèslors il commença à peindre divers petits tableaux d'un dessin très correct, et d'un coloris vif et bien senti. Entr'autres il exécuta, en 1778, pour le curé de l'hôpital de St-Jean (1) une vue de l'intérieur de la salle des malades de cet hôpital, dans laquelle on voit la manière dont les secours leur sont donnés par les sœurs. Ce morceau est d'une excellente perspective, d'une bonne couleur et très-animé par un grand nombre de personnages. Il fit plusieurs autres tableaux pour Bruges.

Il réussissait fort bien aussi dans la peinture à fresque. Malheureusement pour l'art, ce peintre n'ayant aucune fortune, fut obligé pour vivre, d'accepter tout ce

---

(1) Cette institution est d'une ancienneté très reculée, car, d'après le manuscrit de Pierre Van Maele, on voit que déjà au commencement du XIIe siècle, il se trouvait dans cet hôpital des frères et des sœurs pour soigner les malades, et qu'en 1188 Everard d'Avesnes, évêque de Tournay, leur prescrivit une règle. Voir notre *Guide dans Bruges*, 2e édition, Bruges, 1839.

qui lui était commandé, et fut empêché par là d'approfondir les principes de la peinture et de monter au rang où ses talents naturels, sa facilité, et son imagination auraient pu lui permettre d'aspirer.

Il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, le 10 Octobre 1806.

Les tableaux de Beerblock étant peu nombreux, et bien peints, sont très-estimés.

François Kinsoen.

Ce grand peintre de portraits naquit à Bruges en 1770, de François Kinsoen, maréchal très rénommé pour l'adresse et la perfection avec lesquelles il faisait des ouvrages en fer, tels que grillages, balustrades, grilles etc. et de Jeanne De Slayer.

Le père, pour encourager le goût que son fils montrait pour le dessin, lui fit prendre des leçons chez Bernard Fricx, l'un des sous-maîtres de l'académie. Puis il fréquenta les leçons publiques de cette institution, et y fit de si rapides progrès, qu'après avoir remporté plusieurs premiers prix, il obtint enfin la médaille d'or dans la classe du modèle vivant. Son père voulant tirer parti du talent du jeune Kinsoen, le plaça alors chez N. De Grave, peintre en meubles et en bâtiments, où il travailla pendant quelque temps.

Fricx et d'autres amateurs avaient reconnu les plus

belles dispositions chez le lauréat et voyaient avec peine qu'on eut ainsi enterré ses talents. Ils firent des démarches et engagèrent enfin le père à laisser cultiver le dessin et la peinture à son fils.

Cette permission fut enfin accordée, et Kinsoen se mit à étudier jour et nuit, et se fit bientôt remarquer. Plusieurs personnes de Bruges avaient fait prendre leurs portraits par lui, mais il se sentait propre à monter sur un plus grand théâtre. Il se rendit à Gand, y travailla assez de temps pour réunir une petite somme d'argent, de là il partit pour Bruxelles où il s'arrêta aussi pour peindre divers portraits, et il put enfin exécuter son projet d'aller à Paris. Là il peignit d'une manière si supérieure la veuve d'un riche banquier, nommé Simon, que Suvée lui conseilla de l'exposer au public, ce qu'ayant fait, l'artiste reçut de tous côtés les éloges les plus flatteurs. La même année c'est-à-dire en 1799, on ouvrit à Paris un concours pour un prix de mille francs à décerner au meilleur peintre de portraits et quoique les concurrents fussent très-nombreux, Kinsoen l'emporta.

Ses manières agréables et son talent l'ayant mis en rapport avec une foule de personnes riches et influentes, il fut chargé d'autant de travail qu'il put en exécuter et s'acquit une réputation étendue. En 1801 il épousa à Blois, Mademoiselle Le Prince, fille unique de l'architecte du roi, laquelle lui apporta une dot de dix mille francs de rente.

Cette dame douée elle-même d'un talent des plus remarquables pour le dessin, et d'un goût exquis, donna souvent à son mari des avis dont celui-ci sut habilement profiter.

Kinsoen se fixa alors à Paris.

Au salon de 1808 où il avait exposé plusieurs portraits de la famille impériale, la grande médaille d'or lui fut décernée et il reçut peu après sa nomination de premier peintre de Jérome Bonaparte, roi de Westphalie. En 1810 il quitta la France pour suivre le roi Jérôme. Cette nouvelle cour rendit également hommage au talent de notre artiste, il y fit un grand nombre de portraits, et ne revint à Paris qu'après les désastres éprouvés par les membres de la famille impériale.

Les divers ouvrages exposés par Kinsoen au salon de Paris de 1814, 1815 et 1817, et particulièrement son tableau de *Bélisaire entrant dans sa famille pour être témoin de la mort de sa femme Antonine, expirant de douleur,* tableau dont il fit don depuis à l'académie de sa ville natale, le firent choisir par le ministre de l'intérieur pour exécuter un autre tableau d'histoire; le duc d'Angoulème le chargea de peindre son portrait en pied, et le nomma peintre de sa maison.

Louis XVIII fut si touché en voyant le tableau représentant M[me] la duchesse de Berry tenant sa fille sur ses genoux, qu'il versa des larmes, et nomma immédiatement Kinsoen chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Quelque temps après, les portraits du prince et de la princesse d'Orange, lui valurent la décoration du Lion Néerlandais. Tous ces portraits se distinguent par un goût gracieux dans les poses, par un coloris moëlleux et brillant, et une ressemblance des plus frappantes. Il traitait d'ailleurs son genre d'une manière si large que souvent il en a fait des tableaux historiques. Il aurait également réussi dans ce genre élevé; une parfaite entente de la composition et de la couleur, fait regretter à tous les amis des arts que son Bélisaire

soit la seule grande toile historique qu'il ait laissée. Il joignait aux brillantes qualités de l'artiste, toutes celles qui font aimer l'homme de bien. Simple et facile dans ses manières, il était plein de reconnaissance envers ceux qui l'avaient obligé; toujours prêt à rendre service, il comblait les artistes et surtout ses compatriotes de prévénances, d'égards et souvent de bienfaits (1).

Le corps affaibli et usé par ses travaux assidus, et ayant peut-être le pressentiment de sa fin prochaine, il voulut revenir dans sa ville natale, où entouré des soins et des attentions de son épouse, de ses parents, de ses nombreux amis et des artistes, il expira le 18 Octobre 1839. Les autorités et ses compatriotes à l'envie rendirent aux dépouilles mortelles du grand artiste les honneurs qu'il méritait à si juste titre, et peu de jours après le superbe *Requiem* de Chérubini, son ami, fut chanté dans l'église de Ste-Walburge, en mémoire de celui qui se concilia l'affection de tous ceux qui le connurent.

Joseph-Denis Odevaere.

Il naquit à Bruges le 2 Décembre 1778, de M. Anselme Odevaere, conseiller-pensionnaire et greffier criminel

---

(1) Voir le discours funèbre prononcée sur sa tombe par M. Denet, secrétaire de l'académie des beaux-arts, le 21 Octobre 1839.



P. De Vlaminck lith.

Imp. de Simonau.

J. ODEVAERE.

du territoire du Franc, et de Marie-Anne De Brouwer.

Encore bien jeune, on l'envoya faire ses humanités au collège des Augustins, et comme il montrait de grandes dispositions, il fréquenta les leçons de l'académie de dessin, y remporta successivement les prix des diverses classes inférieures et enfin le grand prix dans celle d'après nature, le 11 Juillet 1797.

Alors il partit pour Paris, suivit quelques mois les leçons de Suvée et entra ensuite à l'école de David. En Septembre 1804, il obtint le grand prix de peinture et le brevet de pensionnaire du gouvernement à Rome. Le sujet était la mort de Phocion.

Comme l'on connaissait son projet de revenir à Bruges après ce succès éclatant, ses compatriotes lui préparèrent une entrée triomphale magnifique.

Le 29 Octobre une garde d'honneur l'amena du château de Wardamme, où il avait passé la nuit, jusqu'à Steenbrugghe; là il fut reçu par un cortège de Bruges composé de quarante-huit élèves de l'académie, tous en costumes et à cheval, d'un corps de musiciens, de plusieurs personnages allégoriques, et de plus de quarante voitures, remplies des plus notables de la ville. Le lauréat fut complimenté par le maire, M. le baron De Croeser, et par le président de l'académie, M. Winkelman, réçut une médaille et une chaîne en or, comme un hommage de cette institution à son talent, puis fut conduit en triomphe à l'hôtel-de-ville, où le maire lui présenta une théière, un pot au lait et un sucrier en argent, et l'invita à un splendide banquet de 200 couverts. Le soir il y eut illumination et feu-d'artifice sur la Grand'Place, et la fête se termina par un bal brillant où notre peintre fut reçu aux acclamations de *Vive Odevaere*.

Peu après cette réception magnifique, le lauréat rétourna à Paris, et l'année suivante il se rendit en Italie, où il exécuta plusieurs grands tableaux. Ayant fait un séjour de huit ans dans la patrie des arts, Odevaere revit Paris et y composa divers ouvrages pour lesquels Napoléon le gratifia d'une médaille d'or.

En 1814, il peignit pour le roi des Pays-Bas, un tableau représentant l'union d'Utrecht, et l'année suivante il fut nommé peintre de sa majesté. Travaillant avec une grande assiduité, il composa un nombre assez considérable de tableaux. Bruxelles, Gand et Bruges possèdent plusieurs de ses œuvres. Ce peintre cultivait également les lettres et durant son séjour en Italie, il réunit les matériaux pour un ouvrage sur l'état des arts en ce pays, depuis leur renaissance jusqu'à Raphaël. Il s'occupa de la composition de ce livre et de la traduction d'une vie de ce grand maître jusqu'au moment de sa mort. Il serait à désirer que ses héritiers missent au jour ce travail.

Odevaere avait été nommé membre de l'institut royal des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion Belgique, en 1816. Il mourut en 1830, à Bruxelles.

Dans notre *Guide dans Bruges*, nous avons indiqué les meilleures toiles que ce maître ait laissées dans sa ville natale.



P. De Vlamynck lith. Imp. de Simonau

J. CALLOIGNE.

Jean-Robert Calloigne.

Ce sculpteur était fils de Charles Calloigne, maître charpentier, et de Marie Van Houte: il naquit à Bruges, le 31 Mai 1775.

Après avoir appris à lire et à écrire, il fut placé par son père chez un potier, comme apprenti. Bientôt il montra un talent tout particulier en trouvant des formes plus élégantes, plus légères et plus gracieuses; mais il excita l'envie du maître-ouvrier, qui chercha et parvint à le dégoûter, de sorte qu'un beau jour Calloigne ne retourna plus chez son patron. Il s'amusa chez lui à modeler de petites figures en terre, y réussit au point d'étonner les amateurs et les artistes qui venaient le voir, et enfin, sans leçons et sans maître, il parvint à sculpter tantôt en pierre, tantôt en bois, quelques-uns des modèles qu'il avait formés en terre.

Voulant encourager ces heureuses dispositions, son père l'envoya à l'académie pour y apprendre les éléments des beaux arts, et le 15 Juin 1802, le jeune élève obtint un premier prix.

La même année, l'académie de Gand proposa une médaille de la valeur de trente livres de gros pour celui qui ferait le plus beau buste de Jean Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. Calloigne voulut prendre part à ce concours, et le 25 Juillet 1802 la médaille lui fut décernée pour son beau travail. Le 28, il arriva par la barque

Jacoba Verbrouck.

Cette habile artiste en tapisserie naquit à Iseghem, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Elle était la fille d'un aubergiste et par son habileté singulière dans les ouvrages d'aiguille, elle parvint, encore bien jeune, à se faire remarquer, et exécuta des tapisseries qui non seulement lui valurent des éloges des peintres, mais qui firent encore l'admiration des étrangers qui venaient visiter la maison de son père. Douée d'une intelligence remarquable, elle apprit en peu de temps à lire et à écrire le flamand, le français et l'anglais. Après la mort de son père et de son frère unique, chanoine de l'église collégiale à Courtrai, elle se retira dans le couvent des religieuses établi à Iseghem, où elle se mit en pension.

L'excès du travail affaiblit son corps et enfin sa raison, et après une assez longue maladie, elle mourut en 1801, et fut enterrée a côté de son frère.

Ses ouvragas furent vendus après sa mort; voici l'indication des principaux:

1° Un Turc à mi-corps, de grandeur naturelle, acheté par M. Désiré Van Huerne.

2° Un saint Jacques dans les mêmes proportions que le morceau précédent. Acheté par le même.

3° Un saint Paul, de même dimension. Cette pièce fut transportée à Louvain.

4° Un vieillard vêtu d'un habit pourpre et copié d'après Rembrandt. Acheté par M. Joseph-Antoine Van Huerne seigneur de Schiervelde.

5° Une Vierge à mi-corps, de grandeur naturelle, aussi transportée à Louvain.

6° Douze pièces représentant divers sujets, paysages, figures, fruits etc.

7° Trois sujets de petite dimension, travaillés sur soie, au petit point, représentant des quadrupèdes.

8° Douze grandes chaises portant sur les dos, brodée en tapisserie, la représentation des douze apôtres. Les autres parties de ces chaises étaient ornées de magnifiques bouquets de fleurs.

Elles furent vendues à une personne de la commune de Meulebeke.

Henri Imbert.

Il naquit en 1764, de Joseph-Charles Imbert des Mottelettes et de dame Isabelle Rotsaert. Dès son jeune âge il montra un goût décidé pour le dessin, en apprit les éléments du peintre Garemyn, et continua à cultiver cet art durant tout le cours de ses études, qu'il acheva avec succès.

Il eut alors l'idée d'embrasser l'état monastique et se rendit en France, dans un couvent de capucins. La

révolution française l'ayant forcé de quitter cette carrière, il revint dans sa ville natale et s'y maria à Mlle Marie-Anne De Stoop.

Toujours fidèle aux beaux-arts, il dessina beaucoup au pastel d'après nature, s'adonna aussi à la peinture à l'huile, et se montra surtout habile à copier les compositions des bons maîtres, et à restaurer avec un grand talent les tableaux endommagés.

A la distribution des prix de l'académie de Bruges, en 1800 et 1802, il exposa quelques-uns de ses ouvrages, entr'autres une conversation de paysans d'après Tilbourg, et une pièce de fruits d'après Van Den Brouck.

Madame Bonaparte, épouse du premier consul, se trouvant à Bruges en 1803, fut si charmée de ce dernier tableau, qu'elle voulut en faire l'acquisition. Le peintre lui en fit hommage et le tableau fut transporté à la Malmaison, où les connaisseurs le prirent pour un original. A la mort de Joséphine, son fils Eugène Beauharnais le fit emmener avec toute la galerie, à Munich, où il se trouve encore.

De 1803 à 1811 M. Imbert ne cultiva plus guère la peinture, ayant été nommé juge du tribunal de 1e instance à Bruges. Dans les instants que lui laissaient ses occupations judiciaires, il travaillait à une biographie générale des peintres. Sorti de la magistrature en 1830, il reprit avec ardeur ses pinceaux et joignant la théorie à la pratique, acheva les deux premiers volumes de sa biographie des peintres, qu'il voulait publier par souscription, et dont parut un prospectus détaillé, renfermant une foule de renseignements curieux. La mort vint le saisir au milieu de ses travaux, le 27 Février 1837, laissant après lui une belle collection de gravures, de tableaux, et une masse de notes pour l'achèvement de son ouvrage, qui serait



J. DE MEULEMEESTER.

venu remplir une lacune importante dans l'histoire de l'art et des artistes.

Il est à espérer que son fils, M. Charles Imbert, qui déjà s'est fait un nom par la publication de son *Atlas historique et généalogique*, ne laissera pas inachevée l'œuvre de son père.

M. Joseph-Henri Imbert était membre de la société des beaux-arts et belles lettres de Gand, de l'académie royale d'Anvers, et de l'académie royale d'Amsterdam.

Joseph-Charles De Meulemeester.

Il naquit à Bruges, le 23 Avril 1771, de parents peu favorisés de la fortune, fut placé, encore jeune, à l'école Bogaerde, s'y fit remarquer par son intelligence précoce et y remporta successivement la plupart des prix. Par ses succès il mérita la faveur de pouvoir faire gratis ses études au collège des pères Augustins. Lorsqu'il eut terminé ses humanités, son père le mit en apprentissage chez le sieur Geuns, maître-orfèvre, et il put suivre, le soir, les leçons de l'académie de dessin.

Après six ans d'apprentissage chez son patron l'orfèvre, et après avoir travaillé pendant encore deux années chez le sieur Mys, autre orfèvre, De Meulemeester perdit son père et commença à graver, pour vivre, des cachets, des vignettes, des cartes géographiques etc.

De Meulemeester sera toujours compté parmi les graveurs les plus célèbres de l'Europe. Il était excellent dessinateur, et a montré par ses copies des loges, combien était grande sa correction de style, sa pureté de dessin, sa vérité et son exactitude dans l'expression.

Tilman-François Suys.

Cet architecte remarquable, né à Ostende en 1783, vint de bonne heure étudier le dessin à l'académie de Bruges, où il développa beaucoup de talent et de facilité.

Après avoir suivi durant quelques années les leçons avec succès, il alla se perfectionner à Paris où il fut reçu à l'atelier de M. Percier. Il remporta successivement plusieurs prix à l'académie impériale, et enfin en 1812, le grand prix d'architecture lui fut décerné avec la pension du gouvernement à l'académie de France à Rome. En Italie, il recueillit un grand nombre de dessins d'après les plus beaux restes des monuments antiques, encore existants.

Avant de retourner dans sa patrie, il s'arrêta à

De Busscher, compatriote et ami de notre artiste. Comme les détails de ce volume curieux et assez rare, sont basés la plupart sur des pièces authentiques dont la position de l'auteur l'a mis à même de s'entourer, nous avons préféré en extraire les faits les plus saillants plutôt que de suivre des guides moins sûrs.

Paris et y fit graver d'après ses dessins, le palais Massimi, ouvrage magnifique, contenant tous les détails de ce bel édifice, mesurés avec la plus grande exactitude.

Revenu en Belgique, il exécuta entr'autres travaux remarquables, la porte Guillaume, devant l'une des entrées de la ville de Bruxelles, et devint bientôt membre de plusieurs académies et de la 4e classe de l'institut (1).

Depuis la révolution qui engendra notre indépendance, Suys a été nommé architecte du roi Léopold, et a été chargé de la direction de plusieurs travaux importants.

Pierre-Jean De Vlamynck

Est né à Bruges au mois de Juillet 1795, de Pierre-Bernard, tailleur, qui destina son fils à l'état de tapissier, mais ses dispositions pour le dessin firent qu'on l'envoya à l'académie dès l'âge de 13 ans. Comme toute la journée du jeune homme était prise par ses occupations chez le maître-tapissier son patron, il employa une partie des nuits à dessiner, ou se levait en été à deux heures du matin, tant était grand son désir de faire des progrès dans l'art qu'il affectionnait par dessus

(1) Voir les *Annales du Salon de Gand*, de 1820, page 68.

tout. M. Odevaere ayant vu de ses dessins fait d'après des tableaux de Ducq, chez M. Van Huerne de Puyenbeke, fut frappé du talent qu'il y découvrit et engagea De Vlamynck à copier au crayon un de ses tableaux. Il le fit et partit pour Bruxelles, après avoir remporté plusieurs prix à l'académie. Il demeura deux ans dans la capitale du Brabant, étudiant et travaillant dans l'atelier d'Odevaere, où il commença, d'après le tableau de ce maître, le dessin de Raphaël présenté au Pape Jules II,

On lui avait conseillé plusieurs fois de se livrer à la gravure à laquelle son talent paraissait éminemment propre; il se mit donc à apprendre cet art, seul et sans maître, et s'esseya d'abord à l'eau-forte. En 1818, il visita la Hollande, ayant accepté de diriger l'exposition du tableau de M. Odevaere, représentant la bataille de Waterloo. La reine des Pays-Bas avait exprimé la plus haute estime pour des dessins de notre artiste qui lui avaient été présentés, et le gouvernement lui accorda 400 florins par an, pendant deux années. Avec ce subside il se rendit à Paris, à son retour de Hollande, et fut présenté à Dien qui lui promit ses conseils. Alors De Vlamynck continua dans le silence d'une profonde retraite, son étude de la gravure, ne cessant point cependant de dessiner avec ardeur. Aussi se perfectionna-t-il au point que, lorsqu'on vit à la Haye son dessin de la bataille de Nieuport, le gouvernement lui donna une nouvelle gratification pour deux années, mais cette fois de 500 florins par an.

La première planche gravée qu'il exécuta, fut le Narcisse, pour laquelle la ville de Gand où il l'exposa, lui accorda une médaille d'honneur.

Revenu à Bruxelles, après ses deux années de séjour

à Paris, De Vlamynck grava Phèdre et Thésée, d'après Odevaere, puis, en 1827, un concours ayant été ouvert à Bruxelles, il y remporta la médaille d'or pour le portrait gravé de Raphaël d'Urbin. A l'occasion d'une indemnité qu'il obtint à Anvers de la société des beaux arts, pour un portrait de Rembrandt, il arriva une circonstance assez singulière. Il avait envoyé son œuvre, sans se faire connaître. Les juges, parmi lesquels se trouvait De Meulemeester, après avoir bien examiné la force et l'énergie déployés dans ce portrait, soutenaient qu'il ne pouvait être attribué au burin d'aucun graveur Belge, comme sortant tout-à-fait du genre connu, de ceux qui étaient en réputation. Après de longues discussions, Odevaere donna la preuve qu'il était de De Vlamynck, et l'indemnité lui fut accordée.

Depuis 1833, il cultive la lithographie avec grand succès, et a produit les portraits en pied du roi et de la reine des Belges, les tricheurs et les buveurs, d'après deux tableaux de Van Oost, le portrait en pied du célèbre graveur de Meulemeester etc.

En 1835, il commença la gravure du grand tableau de l'Assomption, de Rubens, à Anvers, et a repris aujourd'hui l'exécution de cette œuvre, suspendue pendant quelque temps. Le gouvernement Belge y a souscrit pour la somme de 1000 florins. La gravure de la bataille de Nieuport qui était aussi restée là, par suite des circonstances politiques, va également être terminée. A l'exposition de Bruxelles de 1836, il lui fut accordé une médaille d'honneur, et une indemnité de 500 francs, et à l'exposition de Bruges de 1837, une médaille d'or lui fut encore une fois décernée pour les divers objets qu'il y envoya.

De Vlamynck conserve une collection peut-être unique,

et valant seule un cabinet de tableaux, c'est celle de tous ses grands dessins, qui se composent de six portraits, de la bataille de Nieuport d'après Odevaere, du couronnement de Charlemagne, de Raphaël présenté au Pape Jules II, et d'une descente de Croix, tous trois d'après le même peintre; de la Suzanne surprise par les deux vieillards, d'après Miéris, d'un Christ et la Madeleine d'après Correggio, d'Allan Mac-Aulay d'après De Keyser, et de quelques autres.

M. Van Huerne de Puyenbeke possède une douzaine de dessins de notre artiste, la plupart d'après des compositions de Van Oost.

Auguste Van De Steene.

Ce peintre de paysage est le fils de François Van De Steene, notaire à Bruges, et naquit le 5 Novembre 1803. Il reçut les premières leçons de dessin de son père, et de François Simonau, peintre de portraits, actuellement établi à Londres. Ayant fréquenté ensuite pendant deux ans l'académie de Bruges avec grand succès, il remporta enfin, en 1818, le premier prix, dans le dessin d'après le modèle vivant. A la même époque il commença à s'exercer à la peinture à l'huile, sans autre maître que son amour pour l'art et sa vocation déterminée. Quelques amateurs, en voyant la copie qu'il avait faite d'après un tableau d'un maître hollandais,

l'engagèrent à peindre d'après nature. Van De Steene suivit ce conseil, étudia pendant trois années avec ardeur, puis se mit à peindre quelques vues de ville qui furent très goûtées des connaisseurs et achetées avec empressement. Comme ses nombreuses études d'après nature lui avaient donné un talent particulier pour la représentation des arbres et des terrains accidentés, il abandonna son premier genre, et se livra au paysage, dans lequel il déploya une grande fermeté de touche, en même temps que beaucoup de fraicheur de coloris. Sa réputation s'accrut, et des amateurs d'Angleterre et de Hollande vinrent lui acheter ses productions.

En 1826, Van De Steene fit un voyage en Italie, séjourna plusieurs mois à Rome, visita Naples, Salerne et Pestum, ne perdant aucune opportunité de se perfectionner en prenant des esquisses de la nature suave et brillante de cette patrie des beaux-arts. Avant de se rendre à Paris il parcourut aussi la Suisse et revint enfin en Belgique, riche d'une foule d'observations, et d'idées heureuses que l'étude seule des lieux peut inspirer.

Il exécuta alors plusieurs tableaux qui furent admirés aux diverses expositions où ils parurent, et qui bientôt allèrent faire l'ornement des cabinets de Gand, de Liége, d'Anvers et de Bruxelles.

Van De Steene choisit cette dernière ville pour sa résidence habituelle.

Dès 1817, il avait commencé l'étude de la lithographie dont il apprit les principes du frère même de l'inventeur, et qu'il introduisit le premier en Belgique. En 1820, ses succès en ce genre lui valurent deux médailles que lui décerna la ville de Gand, mais bientôt la lithographie ayant été cultivée par une foule d'artistes de tout

genre, Van De Steene l'abandonna pour s'adonner entièrement à la peinture.

Par une constante application, il est parvenu à se placer au rang des meilleurs paysagistes de la Belgique.

Jean-Baptiste Rudd.

Cet architecte, né à Bruges le 13 Décembre 1792, est le fils d'un menuisier anglais, qui était venu s'établir en cette ville, et y conserva le nom de *Engelsche Schrynwerker*.

Dès l'âge de 8 ans, le jeune Rudd fut admis à fréquenter les leçons de l'académie à cause des dispositions qu'il montrait. Ses progrès furent si constants que jusqu'en 1810, il remponta tous les premiers prix. Vers ce temps, s'étant uni à quelques autres artistes, il allait fréquemment étudier le paysage d'après nature, et tous ensemble revenaient travailler et causer de l'art chez un peintre-décorateur, nommé Van Houtte, où ils avaient établi une sorte de petite académie d'amateurs.

C'était surtout l'étude des bâtiments et de l'architecture qu'affectionnait notre artiste. Un concours ayant été ouvert à Bruxelles en 1818, il y obtint le second prix, et l'année suivante il remporta le prémier, au grand concours d'Amsterdam. Plein d'un ardent désir de se perfectionner dans son art, par la vue des beaux monuments de l'Italie, il demanda, en 1822, au roi la pen-

sion pour faire ce voyage, mais il ne put l'obtenir, toutes les faveurs, à cette époque, étant reservées aux Hollandais.

Déçu dans cet espoir, il voulut se pénétrer des principes de cette noble architecture dite gothique dont il avait encore sous les yeux tant de beaux restes, dans sa ville natale, et avec une persévérance qui ne peut être appréciée que par ceux qui en ont été les témoins, il se mit à mesurer avec la plus scrupuleuse exactitude et souvent au péril de sa vie, les tours, les façades, les mausolées, les monuments de tout genre qui rappelaient l'antique splendeur de Bruges, puis revenait chez lui exécuter ses dessins destinés à mettre ces modèles de la science de nos pères, en architecture, à l'abri des coups du temps.

Afin d'avoir seul le mérite tout entier de l'ouvrage qu'il voulait publier, il commença à étudier, sans maître, la gravure sur métal, et fit des progrès tels, qu'en 1824, il put livrer au public la première livraison de sa *Collection de plans, coupes, élévations, voûtes, plafonds, etc. des principaux monuments d'architecture et de sculpture de la ville de Bruges, depuis le* XIV[e] *jusqu'au* XVII[e] *siècle, grand in-folio avec texte.*

Rudd eut à cet ouvrage une foule de souscripteurs en Belgique, en France et en Hollande. Le ministre Falck auquel il était dédié, fit offrir à l'auteur, en 1827, la place de directeur de l'académie de la Haye, mais cette proposition ne fut point acceptée.

Avide de mener à fin sa belle entreprise, notre architecte continua son travail avec ardeur et d'année en année fit successivement paraître une nouvelle livraison.

Cependant Calloigne, directeur des travaux de la ville étant mort, Rudd fut appelé, en 1830, à remplir ces

fonctions, et cette fois il accepta, parcequ'il croyait que cette place ne l'empêcherait point de finir sa collection dont plusieurs autres dessins étaient déjà prêts. Malheureusement pour ce projet, la révolution qui sépara à jamais la Hollande de la Belgique, éclata, et les circonstances autant que le nombre de souscripteurs qu'elles lui firent perdre, arrêtèrent cette publication qui n'avait encore que quatre livraisons.

Depuis plus de vingt ans que Rudd exerce l'état d'architecte à Bruges, il n'a cessé de donner des preuves de goût et de talents, et quoique presque tous ses moments soient absorbés par les devoirs de sa place, il paraît qu'il est sur le point de publier le cinquième cahier de sa collection, impatiemment attendu depuis longtemps par tous ceux qui savent apprécier les gracieuses et pittoresques constructions du moyen-âge.

Joseph Warlincourt.

Il naquit à Bruges le 19 Janvier 1784. Son père, négociant en toiles, aurait désiré lui ouvrir la carrière des emplois administratifs et pour cela voulut lui donner une bonne éducation. Pendant six ans, le jeune Warlincourt fréquenta l'école centrale de sa ville natale, et montra dès lors un goût prononcé pour le dessin et la peinture, mais ce goût fut constamment contrarié, quoiqu'il ne fit que s'accroître par les leçons qu'il recevait

à l'académie. Comme si tout avait conspiré pour le détourner de sa vocation, au moment où il avait un espoir fondé de remporter le premier prix dans le dessin d'après le modèle vivant, une fluxion sur les yeux l'empêcha de concourir.

Lorsqu'il fut guéri, il continua à se livrer avec ardeur à son art chéri; mais pour satisfaire à la volonté de son père, il devint employé dans un bureau de l'enregistrement. Enfin vers 1809, la garde nationale de Bruges ayant été appelée à faire partie de l'armée active, Warlincourt qui avait de la répugnance pour l'état militaire se rendit à Paris, et par l'intervention de quelques-uns de ses amis de Bruges auprès de M. le préfet Chauvelin, auquel il avait fait hommage de deux ou trois grands dessins, on n'inquiéta pas davantage notre artiste. Il continua à habiter la capitale, y fréquenta pendant près de deux ans l'atelier de David, s'appliqua ensuite à l'étude de la perspective et s'adonna entièrement au genre des intérieurs qu'il exécutait avec un rare talent. Gand et Bruxelles ont admiré plusieurs fois dans leurs expositions publiques des vues des musées royaux, traités par lui d'une manière supérieure, et en 1821 et 1823, les commissions pour l'encouragement des beaux-arts en ces deux villes firent l'acquisition de quatre ou cinq des tableaux de Warlincourt.

Quoique ayant à Paris son séjour habituel, il vint revoir de temps à autre sa ville natale et dernièrement il a peint l'intérieur de la cathédrale de St-Sauveur, composition qui attira les regards de la foule à la grande exposition de tableaux anciens et modernes qui eut lieu à Bruges en 1837.

Peu d'artistes ont déployé plus de science que lui, dans la connaissance si difficile de la perspective.

François De Hondt.

Né à Bruges le 2 Octobre 1786, ce graveur fréquenta les leçons de l'académie dès l'âge de douze ans, et montra de si heureuses dispositions pour les beaux-arts, qu'en même temps qu'il faisait des progrès rapides dans le dessin, il apprenait encore la gravure sur métal et sur bois, de son frère Jean, (très bon graveur, mort à Paris,) en 1801, et l'art de modeler des figures, du sculpteur Calloigne.

Après avoir remporté divers prix à l'académie, il mérita enfin, en 1812, celui pour le dessin d'après le modèle vivant.

De Hondt s'était senti une vocation particulière pour la gravure et la ciselure, et il s'était livré à des études spéciales sur cette dernière branche.

Plein de goût et travaillant avec une assiduité infatigable, notre artiste se fit bientôt connaître par une quantité de productions de divers genres qui lui attirèrent les éloges mérités du public. Marchant sur les pas des Papillons, des Caron, des Millière, des Beugnet, il exécuta successivement plusieurs médailles, des gravures sur bois, des objets d'orfévrerie ciselés etc.

En 1821, la société royale de Bruxelles pour l'encouragement des beaux-arts, lui décerna le prix pour la gravure en bois, et le 31 Octobre il fut ramené en triomphe dans sa ville natale, et félicité par la direc-

tion de l'académie en corps, qui lui offrit une médaille d'honneur, comme marque de sa reconnaissance et de sa satisfaction.

La même société royale de Bruxelles, lui accorda encore une fois la palme pour la gravure en médaille, au concours de 1824.

La pureté de dessin, le style élevé, la hardiesse du travail, et l'harmonie de toutes les parties, furent les qualités qu'on remarqua dans quelques ouvrages de ciselure qu'il fit vers cette époque, surtout dans une *Gloire céleste*, destinée à orner la chaire de vérité de l'église d'Everghem, et dans l'exécution de laquelle De Hondt sut joindre les beautés du bas-relief aux grâces de la ciselure.

Lors de l'exposition des produits de l'industrie Belge en 1835, il mérita la médaille en bronze de première classe pour divers objets d'orfèvrerie. Deux ans après, à l'exposition de Bruges, un Christ en croix, ciselure en argent, et un calice, aussi travaillé en argent, attirèrent les yeux des connaisseurs et lui firent de nouveau décerner la médaille d'or par les juges du concours.

Parmi le grand nombre de médailles exécutées par De Hondt, on remarque surtout pour le fini du travail et la noble simplicité de la composition celle en commémoration du concordat entre Guillaume I et le pape Léon XII, celle en or offerte à l'oculiste Fierens à Beervelde comme gage de reconnaissance de deux mille aveugles pauvres, auxquels il avait rendu la vue gratis, celles frappées en commémoration des services rendus à l'humanité et à la religion par feus MM. Goethals, Triest, Ryckewaert et Van Den Driessche à Gand, et celle pour l'inauguration du roi Léopold en 1831, qui fut offerte par l'artiste même à ce monarque, lors de son arrivée à Bruges.

Il est à remarquer que c'est le seul monument de ce genre qui existe relativement à l'élection du roi Léopold. Cette médaille remporta le prix au concours ouvert à Gand en 1832.

En 1821, De Hondt fut nommé graveur de la ville, et en 1824, membre de la commission d'inspection pour les objets d'arts et les monuments.

Grâce à ses efforts et à son talent, le travail en bosse, le bas-relief en métal et la ciselure, pourront dignement reprendre, à côté de la peinture et de la sculpture, le rang qu'ils méritent: le peu d'encouragement que reçoivent, dans notre siècle, ces branches si difficiles des beaux-arts, a fait qu'on les a négligées (1).

Albert-Jacques-François Gregorius.

Il naquit à Bruges vers l'an 1775, de parents sans fortune, et ne commença l'étude du dessin à l'académie de cette ville qu'à l'âge de 17 ans. Néanmoins doué des

(1) Cette notice était écrite lorsque nous avons vu la médaille que vient de frapper M. De Hondt, et qui a été offerte à M. William Chantrell par les marguilliers de St-Sauveur pour le zèle et l'activité qu'il a déployés lors de la réconstruction de la toiture incendiée de la cathédrale. Cette médaille surpassant encore les autres par la perfection du dessin et du travail, nous avons cru devoir en faire mention, et la recommander aux amateurs de beaux types.

plus heureuses dispositions, il fit des progrès rapides et remporta successivement les prix de la figure, de la bosse, de la composition, et d'après le modèle vivant. Quelques-uns de ses compatriotes, appréciant la vocation du jeune homme, lui procurèrent les fonds nécessaires pour aller continuer ses études à Paris, et il partit pour cette ville vers 1802.

Là il fut admis dans l'atelier du célèbre David, où il ne tarda point à faire de nouveaux progrès. Trois ans après il fut admis à concourir pour le grand prix de peinture auquel était attaché la pension pour aller étudier à Rome. Le sujet était le retour de l'enfant prodigue. Malheureusement Gregorius qui n'avait pas une santé bien forte, tomba malade au bout de quelques mois de travail, et fut obligé d'abandonner son tableau aux deux tiers terminé. Dès qu'il fut rétabli, il reprit ses pinceaux, et s'occupa surtout à peindre le portrait; il fit aussi beaucoup de dessins pour plusieurs collections. C'est également à cette époque qu'il s'appliqua particulièrement à se perfectionner dans son art, par ses études d'après les statues antiques, en même temps qu'il se rendait assez fort dans les connaissances anatomiques, connaissances si nécessaires aux peintres et trop souvent négligées.

Vers 1807 il revint visiter sa ville natale, où sa réputation l'avait précédée, et y exécuta plusieurs beaux portraits, entr'autres ceux de M. Dieryckx, régent de l'école Bogaerde, de M. De Genellis etc.

De retour à Paris, il continua à travailler avec ardeur, et, en 1814, il fut du petit nombre de ceux qui reçurent des médailles d'encouragement à l'exposition du salon de cette année. Sa réputation avait beaucoup grandie à cette époque et il fut chargé de faire plusieurs por-

traits en pied, tels que ceux de l'empereur Napoléon, d'un sénateur, ensuite de Louis XVIII, de Charles X, et de Louis-Philippe d'Orléans, le roi actuel, pour lequel il travaillait depuis plusieurs années et dont il reçut différentes marques de bienveillance.

Nous connaissons peu les autres ouvrages qu'il fit à Paris, pendant près de 35 ans qu'il y demeura.

En 1835, des propositions lui furent faites par M. le vicomte de Nieulandt, un des directeurs de l'académie de Bruges; en conséquence il revint dans cette ville au mois de Novembre, et fut nommé immédiatement après directeur de cette belle école, et professeur principal.

Le seul portrait que Gregorius composa depuis son retour, représente M. le vicomte de Nieulandt en sa qualité de chef-homme de la confrérie des tireurs d'arc de St-André. Ce portrait réunit, à une grande ressemblance, des qualités de dessin et de coloris qui sont généralement admirées.

Il y a environ deux ans que notre artiste commença le portrait du chef-homme d'une autre confrérie, mais la douleur qu'il éprouva peu après de la perte d'une épouse chérie, l'a empêché jusqu'ici de le terminer.

Gregorius doit être compté au nombre des meilleurs peintres de portraits de l'époque actuelle.

François-Xavier Praet

NAQUIT à Audenaerde au mois de Décembre 1772, d'une famille d'artisans. Il avait un goût si prononcé pour la gravure que dès l'âge de neuf ans, il s'essayait à graver sur les cuivres de la boutique de son père. Ayant obtenu plusieurs médailles pour le dessin, dans sa ville natale, et ayant en outre fait des progrès en gravure, il alla travailler à Gand. Comme à cette époque il n'y avait point de graveur à Bruges, l'orfèvre Mys, établi en cette ville, vint le trouver à Gand et l'engagea à travailler auprès de lui. Praet n'avait encore que 19 ans alors. Durant ses heures de loisir, il allait dessiner d'après nature à l'académie, et ainsi se perfectionna beaucoup dans le dessin, cet art qui forme la base de la gravure.

Ainsi que nous l'avons dit, il était le seul qui grava à Bruges lorsqu'il y arriva. A l'âge de 25 ans, il s'établit pour son propre compte et épousa une demoiselle Thérèse Leroux.

Dès lors il forma plusieurs bons ouvriers orfèvres, fut nommé essayeur du bureau de garantie des matières d'or et d'argent, à l'organisation en Belgique de ces sortes de bureaux, et remplit cette place pendant dix-huit ans.

Entr'autres objets d'art qu'il exécuta, il faut surtout remarquer un magnifique ostensoir dont nous parlerons tout-à-l'heure, et un très-beau pied de croix, placé

aujourd'hui dans l'église de Ste-Walburge à Furnes. L'artiste envoya ces deux pièces à une exposition qui eut lieu à Harlem et ils lui valurent en ce pays une médaille. La ville de Bruges lui décerna également une médaille en argent à l'occasion du prix remporté en Hollande.

A cause de son talent dans la gravure, l'on songea à l'employer à la monnaie à Bruxelles, la place lui fut même promise et il eut une audience du roi Guillaume à cette occasion, mais la faveur intrigua et la place fut donnée à un autre.

Par un concours de circonstances trop long à détailler et qui n'appartient point à notre sujet, tout le mérite de François Praet comme artiste ne trouva point assez souvent l'occasion de se produire au grand jour, ce qui, joint à une certaine indifférence née d'une indépendance de caractère très-prononcée, fit méconnaître ses talents. Aussi sommes-nous loin de pouvoir indiquer autant d'œuvres de cet artiste que la facilité et l'élégance de son travail devait en présager, mais quand il n'aurait exécuté que le ciboire dont nous allons donner la description, et que possède M. Beeckman, prêtre demeurant à Bruges, encore devrait-il être placé au rang des excellents graveurs-ciseleurs dont cette ville s'honore.

Le couvercle de ce bel ouvrage présente une couronne fermée dont le cercle est orné de seize émeraudes montés en or massif et qui est surmontée d'un pélican en vermeil, nourrissant ses petits de son sang. Lorsqu'on ôte ce couvercle, l'on peut le remplacer par un ostensoir entouré de rayons en vermeil de 5 à 7 pouces de longueur environ. Ceux de la moindre dimension sont couverts de diamants; les autres sont si artistement faits qu'ils semblent traverser le calice.

Le pied est d'une richesse extraordinaire, et est surmonté par un groupe des trois vertus théologales, la Charité, la Foi et l'Espérance, qui supportent le calice sur lequel se trouvent ciselés en bosse quatre anges se tenant par des guirlandes. Les figures et les fleurs sont du travail le plus exquis et dignes des grands maîtres.

La hauteur de l'ensemble est d'un mètre environ. On lit autour du pied l'inscription suivante: *SS. Vas delineabat Suys, fingebat Calloigne, argento celabat Praet. Hoc summorum artificum opus venerabili sacramento devovit Beeckman presbyter* III *kalend. Sept.* 1822.

Pour la pureté du dessin, la sévérité et la beauté de l'exécution, l'effet éclatant de l'ensemble, il serait difficile de trouver un objet d'orfèvrerie plus remarquable.

Jean-Baptiste Van Acker.

Cet artiste naquit à Bruges en 1795, d'une famille qui était loin d'être dans l'aisance. Il fréquenta de bonne heure les leçons de l'académie, y développa une grande facilité, et fit de rapides progrès. Le célèbre Ducq guida ses premiers pas dans l'art de la peinture. Bientôt il s'adonna à la miniature, genre auquel il se consacra dès lors tout entier, encouragé par le succès qu'il y obtint. Bon fils, autant qu'habile artiste, il aida constamment sa mère du produit de ses travaux, et trouva dans son pinceau une honorable aisance.

Plein de zèle pour l'objet chéri de ses études, et naturellement très-laborieux, tous ses moments étaient utilement et profitablement employés; mais enfin il voulut se rendre à Paris, ce centre de tous les arts.

Il partit en 1834 et fut recommandé à MM. Saint, peintre de Charles X, Isabey et Augustin, qui sûrent de suite apprécier ses talents. M. Kinsoen, dont l'affabilité pour les artistes ses compatriotes était connue, l'accueillit aussi avec beaucoup de bonté, l'aida de ses conseils et le traita en ami et en frère.

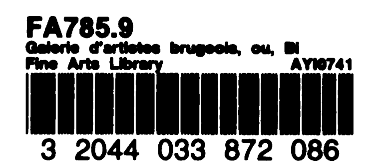
Van Acker fit plus de 300 portraits à Paris, et plus de 1100 à Bruges, après son retour dans sa ville natale. Sa réputation toujours croissante, le fit appeler à la cour du roi Léopold, où il composa plusieurs portraits magnifiques de la famille royale.

Il se rendit ensuite en Angleterre pour étudier la manière des peintres de ce pays, et revint se fixer à Bruges.

La vérité et le brillant du coloris, sont les principales qualités de son pinceau.



TABLE.


FA785.9
Galerie d'artistes brugeois, ou, Bi
Fine Arts Library
AY16741
3 2044 033 872 086

